

LA VIE PARISIENNE



Plus de toilettes!...
Est-on coquette
Lorsque le cœur frissonne ?

Pas de printemps
Tant qu'on entend
Le tonnerre en Argonne !

GOUTTES DES COLONIES DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérite

PIUSSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

An illustration of a woman in a long, flowing dress sitting at a table. She is holding a small cup and saucer, and there is a teapot and another cup on the table. The background shows a window with curtains. The text above her reads "DRAGÉES SOMEDO". Below her, the text reads "En 3 minutes on obtient les meilleures BOISSONS CHAUDES ANIS, CAMOMILLE, VÉRVEINE, ORANGER, TILLEUL, MENTHE". At the bottom, it says "COMMODITÉ — RAPIDITÉ — PROPRETÉ etc." followed by "Indispensables aux Soldats et à TOUS. Boîte échantillon 12 infusions 1 fr. Boîte de 25 1 fr. 75. — Flacons de 40 3 francs. EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS."



OMNIA-PATHÉ A côté
des Variétés
5, Boulevard Montmartre, 5
LE PLUS BEAU CINÉMA DE PARIS
La Projection la plus parfaite
FAUTEUIL, 1fr.; RÉSERVE, 2fr.; LOGES, 3fr. (esc. spécial)
Ouvert sans interruption de 2 h. à 11 h.

**ACHÈTE LE PLUS CHER
DE TOUT PARIS**
PERLES, BIJOUX, BRILLANTS
COMPTOIR ARGENTIN. 25. rue Caumartin, PARIS

Contre les RHUMES, TOUX BRONCHITES, GRIPPE CATARRHES, ASTHME Maux de Gorge

Gouttes Livoniennes

de TROUETTE-PERRIN

FLACON. 2'50 toutes Pharmacies
et 15, Rue des Immeubles-Industriels.

LAMPE ELECTRIQUE "ETAT-MAJOR"
de POCHE
(Modèle Déposé.)
Spéciale pour l'Armée. Éclairage intermittent 30 heures.
En vente partout. Faisceau lumineux 100 mètres.
7, Rue Guy-Patin (près gare du Nord). Notice illustrée franco.

LES GRANDS HOTELS

AGAY (Var). — "LES ROCHES ROUGES", sur la corniche de l'Estérel. Gd Hôtel 1^{er} ord. Confort mod.

**GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET
DES TROIS COURONNES, 1^{er} ordre. Garage.**

NICE. — HOTEL D'ANGLETERRE. Grand confort moderne. Ouvert toute l'année (prix de guerre).

BIJOUX Ne vendez pas SANS CONSULTER **ACHAT**
GESSIEFFEE, 20, rue Dauphine, Tél. Gut. 53-82

PAGEOL

Le plus puissant Antiseptique urinaire

Cystites
Filaments
Hypertrophie
 de la Prostate
Rétrécissements
Pyuries
Albuminurie
Maladies
 de la Vessie
 et du Rein

Communication
à l'Académie de Médecine
du 3 décembre 1912.

VAMIANINE Affections de la PEAU
AVARIE Nouveau Produit scientifique
RENSEIGNEMENTS GRATIS ET FRANCO
Laboratoires de l'URODONAL,
2, rue de Valenciennes, Paris.
Franco 10 francs : Etranger franco 11 francs



**Guérit vite et radicalement.
Supprime les douleurs
de la miction.
Evite toute complication.**

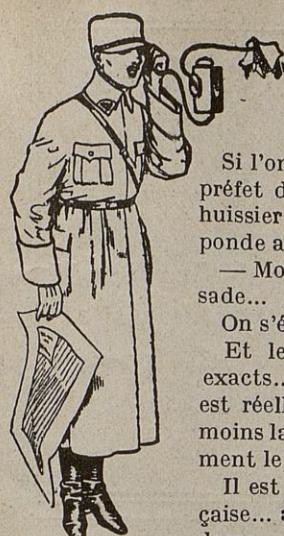
Seul, le PAGÉOL guérit les rétrécissements. Il calme immédiatement la douleur des mictions, il décongestionne et cicatrice les voies urinaires.

Préparé dans les Laboratoires
de l'URODONAL
et présentant les mêmes garanties scientifiques

N.B. — On trouve le PAGÉC_L dans toutes les bonnes pharmacies et aux Établissements Chatelain, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris (métro gares Nord et Est). La demi-boîte, franco, 6 fr. Etranger, franco, 7 fr. La grande boîte (envoi franco et discret) 10 fr. Etranger, franco, 11 francs.

Envoi franco sur le front,
Pas d'envoi contre remboursement.

ON DIT... ON DIT...



Ambassadeur.

Si l'on demande, à Perpignan, à voir M. le préfet des Pyrénées-Orientales, il arrive qu'un huissier cérémonieux, quoique méridional, réponde au visiteur :

— Monsieur le préfet s'est rendu à son ambassade...

On s'étonne alors... on ne comprend pas...

Et les dires de l'huissier sont cependant exacts... Car le préfet des Pyrénées-Orientales est réellement ambassadeur et en remplit du moins la fonction s'il n'en possède pas officiellement le titre...

Il est ambassadeur de la République Française... auprès de la République du Val d'Andorre...

Cela lui vaut même une indemnité annuelle de huit mille francs ce qui n'est pas négligeable. Cela lui vaut aussi d'être appelé Excellence par les Andorrans, citoyens calmes et respectueux. Et cela n'est pas non plus négligeable pour un préfet de la République...



Une dépêche urgente.

A propos de préfets, il est arrivé l'autre nuit, entre minuit et cinq heures du matin, selon les circonstances, dans toutes les préfectures de France, une dépêche officielle particulièrement grave et urgente...

Les préfets se sont levés en toute hâte et, encore endormis, ont pris connaissance, avec une émotion bien compréhensible, du texte de la fameuse dépêche...

C'était une dépêche relative à la mobilisation!... A la mobilisation — entendons-nous! — des sujets serbes pouvant résider en France...

La dépêche spécifiait qu'il ne fallait pas mobiliser les popes... Le télégraphe est une belle invention!...



Livres rares.

La bibliothèque de la Chambre des députés est riche en beaux manuscrits, en livres rares. Nous avons en effet relevé les titres d'ouvrages suivants qui garnissent trois rayons superposés :

<i>Expédition française à Suresnes</i>	3 volumes
<i>Lettres de Roland à Charlemagne</i>	3 —
<i>Mémoires de saint Eloi</i>	4 —
<i>Description de l'Atlantide</i>	3 —
<i>Histoire de l'avenir</i>	8 —
<i>Catalogue de la bibliothèque d'Alexandrie</i>	21 —
<i>Mémoires de l'Académie de Suresnes</i>	12 —
<i>Collection des lois de Minos</i>	9 —

Il convient d'ajouter que ces titres sont imprimés sur des dos factices et garnissent une porte qui s'ouvre au milieu d'une travée de livres véritables.

L'imagination du relieur facétieux ne s'en est pas tenue là. Sur d'autres trompe-l'œil du même genre, on peut lire : *Opera nulla*. Est-ce de l'ironie? Aurait-on l'impertinence de donner ce titre à la collection des *Rapports parlementaires*?



Pour être parfaites Mesdames.

Voici, du temps des fabliaux, un petit cours de morale à l'usage des épouses qui désirent atteindre la perfection. Il a le mérite d'être très complet dans sa concision et vaut d'être tenu par nous en haute estime, comme il l'était par nos bons aïeux.

Il est trois choses auxquelles une femme doit et ne doit pas ressembler :

1^o Elle doit ressembler à l'escargot, qui ne quitte jamais sa maison; mais elle ne doit pas, comme l'escargot, mettre sur son dos tout ce qu'elle possède...

2^o Elle doit ressembler à l'écho, qui ne parle que si on l'interroge; mais elle ne doit pas, comme l'écho, chercher à avoir le dernier mot...

3^o Elle doit être comme l'horloge de la ville, d'une régularité parfaite; mais elle ne doit pas, comme l'horloge, se faire entendre de toute la ville...



Le crayon révolutionnaire.

Depuis longtemps, c'est-à-dire depuis le commencement de la guerre, les infirmières de l'hôpital auxiliaire d'une petite plage voisine de Bordeaux étaient divisées en deux camps. Il y avait d'un côté le camp des infirmières majors, des médecins et de leurs partisans; de l'autre celui des dames patronesses et des infirmières bénévoles. C'était la guerre, mais une guerre si vieille, si sourde, tellement acceptée, qu'il fallait, à vrai dire, qu'on fût « de la maison » pour la soupçonner, tant les hostilités étaient sournoisement discrètes.

Or, il y a une quinzaine de jours, il fut décidé qu'un concert de bienfaisance aurait lieu au profit de l'hôpital. Les deux camps ennemis se mirent d'accord pour assurer à la fête tout le succès possible et les choses allaient pour le mieux, lorsqu'une infirmière du camp des bénévoles remarqua un blessé qui dessinait.

Elle trouva que ce poilu dessinait fort bien; ce en quoi elle ne se trompait pas, car il compte parmi les artistes parisiens dont le crayon alerte fait la joie des hebdomadiers satiriques. De là à lui demander d'illustrer le programme du concert, il n'y eut que l'espace d'un sourire. Heureux de se rendre utile, notre poilu accepta avec empressement et se mit à croquer les silhouettes des médecins, pharmaciens et infirmières.

Hélas! mal lui en prit! Son crayon, accoutumé à déformer les silhouettes, allongea les unes, grossit les autres en des caricatures trop spirituelles. Son talent d'artiste parisien n'y voyait aucune malice. Mais les personnes caricaturées qui, par hasard, appartenaient toutes au même camp, y virent une mauvaise farce.

Dans les vingt-quatre heures l'artiste convalescent fut renvoyé dans son dépôt et la guerre entre les deux camps a repris depuis lors une acuité nouvelle. Espérons que la musique du concert, ajourné pour la circonstance, mettra tout le monde d'accord...



La chemise est de rigueur.

L'intendance fournit aux hôpitaux des effets destinés aux convalescents, notamment la chemise. Chaque homme a droit à une chemise et ne peut la porter, d'après les règlements du service de Santé, que pour sortir en ville.

Une note rédigée par un commandant de région vient de préciser que « le militaire blessé ne devait jamais profiter de son jour de sortie pour la faire lessiver ».

Cette prescription peut étonner d'abord; si l'on y réfléchit elle est très juste. Puisque les convalescents ne doivent pas sortir sans chemise, ils ne doivent pas l'ôter en ville, sous quelque prétexte que ce soit.



Les nuances de la Censure.

Si la Censure a causé quelques ennuis à la presse, il convient de reconnaître qu'elle a rendu des services aux Lettres françaises. On ne saurait croire, en effet, toutes les nuances de style dont elle est en train d'enrichir notre belle langue. Voyez plutôt :

Il y a quelques jours, lorsque le général G.li.ni tomba malade, il fut interdit aux journaux d'annoncer sa maladie. Cependant, ils eurent l'autorisation de dire qu'il était « souffrant » ou « indisposé », mais sans plus. Un de nos confrères ayant cru pouvoir écrire qu'il prenait « quelque repos », se vit rayer ces mots.

Autre nuance. Lorsque le Portugal et l'Allemagne se brouillèrent définitivement, les journaux purent annoncer, d'abord, le départ des ambassadeurs; puis ils eurent la permission de dire que « l'état de guerre » existait entre les deux nations. Mais il leur fut interdit d'écrire que l'Allemagne « déclarait la guerre » au Portugal.

De la nuance, messieurs, de la nuance; tout est là! Ainsi le veulent dame Anastasie, la Syntaxe et... la Diplomatie.

Opère lui-même



Toutes les Récompenses

UN BON PORTRAIT DOIT ÊTRE SIGNÉ PIERRE PETIT

Tous les poilus sauront gré à Pierre Petit de la délicate pensée d'offrir à ses compagnons d'armes une douzaine de photos, modèle exclusif cartes de visite pour 12 francs ou une douzaine cartes album pour 20 francs avec deux poses différentes. Les ateliers de pose, 122, rue Lafayette, sont ouverts tous les jours, de 9 à 5 heures, même les dimanches et fêtes.

POUR LE BAPTÈME DU FILLEUL



Dessin d'Abel Truchet.

BOITE MARRAINE

Garnie de Chocolats ou de Dragées.

Prix franco, suivant taille : 6 et 8 francs.

Chaque Marraine enverra à son filleul une ou plusieurs boîtes. — Le filleul pareillement.

Ces boîtes sont comme leur mutuel contrat d'adoption ; un emplacement est réservé pour inscrire noms et dates. EN VENTE :

A LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ

Paris : 11, boulevard de la Madeleine.

A la Chocolaterie de Royat (Puy-de-Dôme)
et dans toutes ses succursales.

RECHERCHES ET RENSEIGNEMENTS

POLICE PARISIENNE, 124, r. Rivoli, **IMBERT**, Dir. Ex-
-insp. attaché au Cabinet du préfet de police. Re-
cherches de t. nature. Rens. confid. Enquêtes sur t. sujets.
Mariage (avant). Divorce. Constats. Successions. Vols.
Surveillance, etc. Missions. Paris, France, Etranger.
Discr. absolue.

POLICE PRIVÉE, 37, boul. Malesherbes, Paris, 20^e an-
née, recherches, enquêtes, surveillances, mariages,
santé, antécédents, moralité, prodiges, etc., etc.
DIVORCES. E. VILLIOD, Directeur, reçoit de 9 heures
à midi et de 2 heures à 6 heures. Téléphone Cen-
tral 85-81.

DIVERS

ANDRÉA, cartomancienne, 77, boulevard Magenta, Paris,
même adresse depuis 33 ans. Ne pas confondre.

MARC café, sommeil dep. 3 fr., tarots, cons. dep. 1 fr.
Mme ADAM, 78, r. du Château-d'Eau. Reçoi ts l. jours.

MYSTÈRES DE L'ÉCRITURE sur tapis astral, etc., dep.
2 fr. Tous les jours, dim. et fêtes, de 2 à 7 h. ou
écrire. M^e IXE, 28, rue Vauquelin, Paris (5^e).

BIBLIO, r. Vivienne, 12, achète livres et gravures.
Envole franco contre 0 fr. 50 son catalogue, dernier paru.

EN VENTE PARTOUT

Un N° par mois à 5 fr.



"L'ESTAMPE GALANTE"

Porte-folio contenant 4 Estampes d'art inédites en couleurs,

Format 0^m 26 × 0^m 36, Tirage grand luxe, signées de :RAPHAEL KIRCHNER, FABIANO, M. MILLIÈRE, HÉROUARD, NAM, LÉO FONTAN,
MANEL FELIU, etc., etc.

Chaque numéro mensuel contient 4 gravures inédites en couleurs. Le numéro, franco : 5 francs.

Abonnement d'une année (12 n°s) : 50 francs. — Six mois (6 n°s) : 25 francs.

CARTES POSTALES

Chacune de ces séries contient 7 Cartes galantes en couleurs
par RAPHAEL KIRCHNER, FABIANO, etc.

1. LES PÉCHÉS CAPITAUX. 2. PARIS A CYTHÈRE. 3. BLONDÉS ET BRUNES
(Ces 3 séries par Raphaël Kirchner.)

4. LES P'TITES FEMMES, de Fabiano. 5. ÉTUDES DE NU, par A. Penot.

6. A MONTMARTRE, par Raphaël Kirchner. 7. GESTES PARISIENS, par Raphaël Kirchner.

Chaque pochette, franco : 1 fr. 50. — Les sept pochettes : 10 francs. Étranger : 12 francs.

Franco contre 0 fr. 50, CATALOGUE ILLUSTRE D'ESTAMPES GALANTES EN COULEURS.

Lettres, billets de banque, mandats-poste à adresser à la

LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 58 bis, Chaussée d'Antin. Paris. — GROS-DÉTAIL

SEMAINE FINANCIÈRE

La Bourse a conservé, dans l'ensemble, son courant régulier d'affaires, avec quelques petites pointes en avant, parfois assez accentuées sur quelques titres.

Il faut se rappeler que, le marché à terme n'existe pas, du moins pour les opérations nouvelles, il suffit parfois d'une demande soutenue de quelques dizaines de titres au mieux pour provoquer une reprise sensible ; on a vu ainsi certaines valeurs faire des avances d'une cinquantaine de francs en quelques jours.

Le mouvement en avant de nos fonds nationaux a continué sans à-coup et les vieilles valeurs de portefeuille, comme les obligations de la Ville de Paris et de nos grandes Compagnies de chemins de fer, ont bénéficié d'achats suivis.

La situation du Crédit Foncier au 31 janvier 1916 fait ressortir une augmentation dans les bénéfices de janvier par rapport à ceux du mois correspondant de l'exercice précédent. Les obligations foncières et communales se font remarquer par leurs transactions actives.

On annonce que le conseil d'administration de la Banque Suisse et Française a décidé de proposer, à la prochaine assem-

blée générale, de fixer le dividende de l'exercice de 1915 à 25 francs par action, égal au précédent.

E. R.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

OBLIGATIONS

Saint-Louis San-Francisco 4 1/2 %.
(New-Orléans Texas and Mexico Division)

Le plan de réorganisation vient d'être porté à la connaissance des obligataires.

Les porteurs qui désirent y participer peuvent s'adresser aux Etablissements de Crédit et Banques pour le dépôt des titres qui doit être effectué avant le 15 avril 1916.

Pour tous renseignements, s'adresser à l'Office National des Valeurs Mobilières, 5, rue Gaillon, Paris.

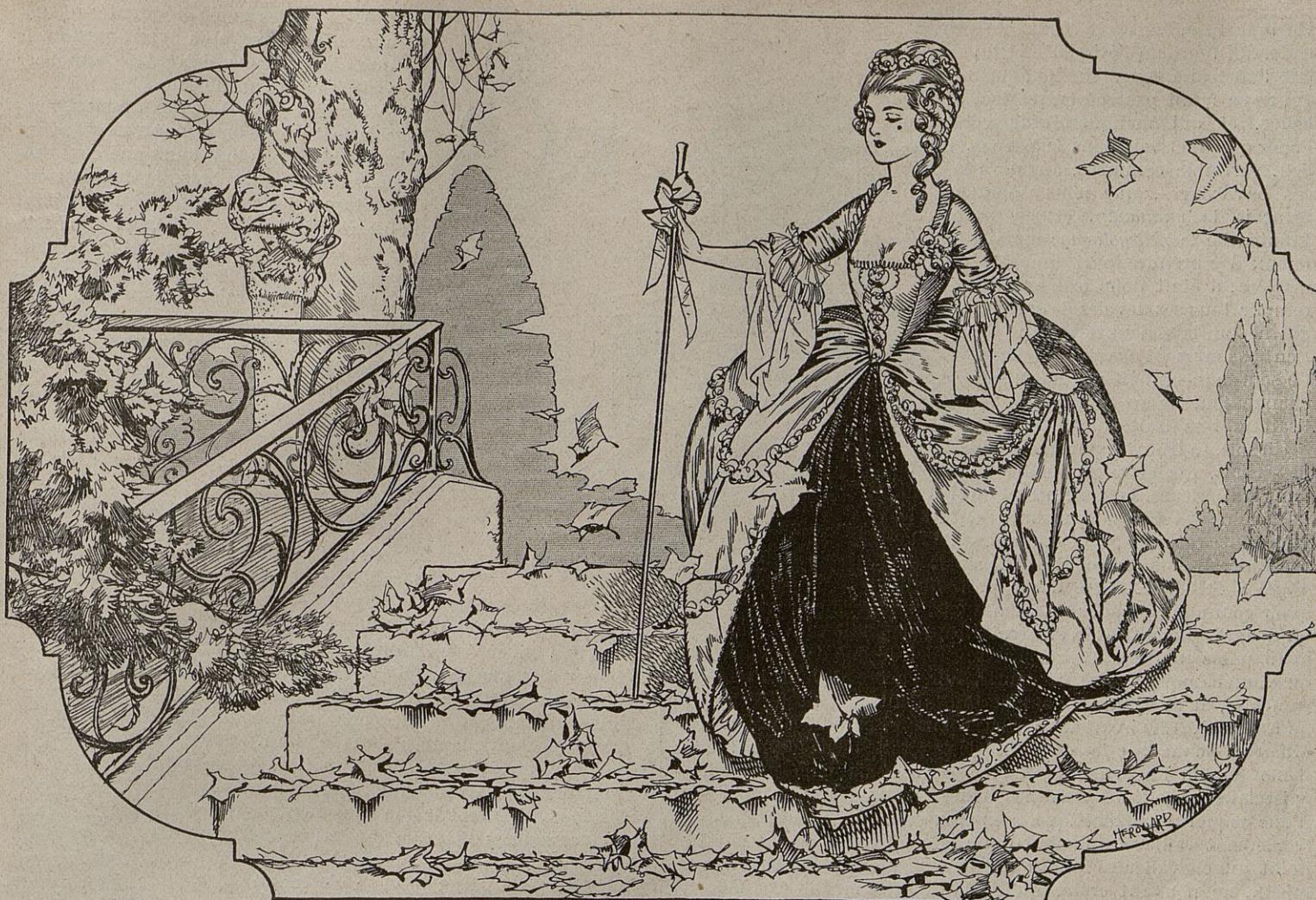
BANQUE DE L'UNION PARISIENNE

MM. les Actionnaires sont convoqués en Assemblée générale annuelle ordinaire, conformément à l'article 31 des statuts, pour le Samedi 8 avril 1916, à 3 heures de l'après-midi, au siège social à Paris.

Pour prendre part à cette Assemblée, les actions au porteur devront être déposées seize jours au moins avant la réunion :

A Paris, au siège social, 7, rue Chauchat, et 14, rue Le Peletier.

ARTISTIC PARFUM GODET



HISTOIRE AMOUREUSE DE FANFAN^(*)

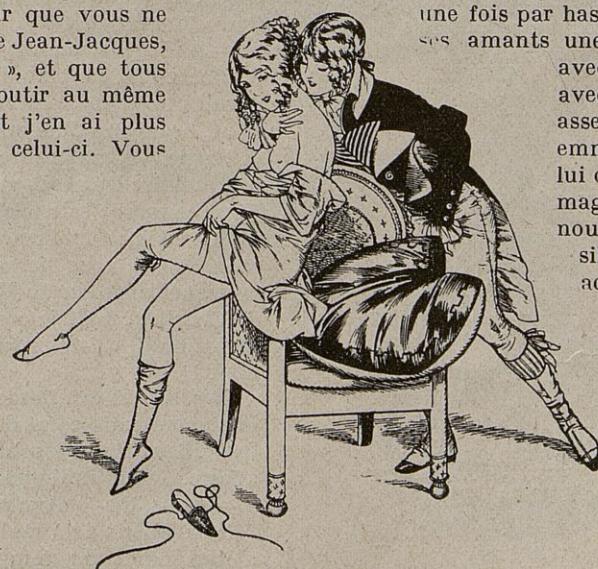
III. LA COMTESSE (Suite).

Je suis fâché d'avoir promis à mon cher lecteur l'histoire de la comtesse. Je la dirai, s'il ne m'en tient pas quitte : je suis homme d'honneur et de parole, mais je l'avertis qu'il aura une déception. Quoi donc ? L'histoire n'est-elle point jolie ? — A mon avis, elle l'est. — Plaisante ? — C'est selon : si vous l'entendez comme ces gens qui s'amusent au théâtre quand ils y pleurent tout leur saoul. — L'on pleure aussi de tendresse. — L'histoire est tendre et voluptueuse, mais au plus honnête sens du mot, et voilà où j'ai peur que vous ne soyez déçu. Vous pensez que j'ai, comme Jean-Jacques, « un sang qui bouillonne de sensualité », et que tous mes récits, en conséquence, doivent aboutir au même dénouement ; cela serait monotone, et j'en ai plus d'un dans mon sac. — Voyons donc celui-ci. Vous nous avez déjà parlé de Chérubin : nous savons qu'il ne fait rien à Rosine que de lui prendre un ruban, comme Horace à l'innocente Agnès. — Eh ! je n'en suis pas sûr, et je regrette de n'avoir pas connu M. de Beaumarchais. Je lui eusse demandé comment, si le petit officier n'a dérobé que cette *faveur*, la Rosine est mère coupable dans la troisième pièce. Résigne-toi, lecteur, à me trouver ici plus vertueux en fait, mais, il est vrai, encore plus effronté que le page. — Nous verrons bien ! — J'ajoute que

ma folle journée finit mal. — Nous le verrons à la fin : commencez par le commencement...

Après les événements que j'ai contés... bon ! je dois m'excuser encore de faire une narration suivie. Ce n'est pas un crime ; mais, comme je me suis excusé d'abord de faire justement le contraire, on va croire que je ne sais pas ce que je veux. Donc, après ces événements, je ne chômai point de maîtresses. La Monticelli prenait trop l'amour au sérieux pour succomber une fois par hasard et s'en tenir là. Elle pensait faire à ses amants une moins sensible injure en les trompant avec quelque persévérance et, si j'ose dire, avec une certaine fidélité. Caton put venir assez fréquemment de Cassano, mais n'y put emmener Thérésia. Je m'étais expliqué avec lui dès le lendemain matin. Il rendit hommage à ma loyauté, demeura d'accord que nous avions fait le possible, sinon l'impossible, pour ne léser point trop ses droits acquis, et me pria de n'abandonner plus cette aimable victime des circonstances. Je continuai donc d'en assumer la charge et de faire le possible. Enfin, (comme je passe sous silence bien d'autres épisodes, qui eurent pour moi de l'agrément, mais divertiraient peu le lecteur), on peut croire que je fus dès lors un des hommes les plus occupés de Milan.

Je l'étais moins que le chevalier de Charlieu. Ce qu'il goûta plus, de cette



Je ne chômai point de maîtresses...

vie milanaise, était une régularité provinciale, qui tourne à l'étiquette et lui rappelait l'ancienne cour. Un homme en vue, qui ne se ferait pas voir en tel lieu, à telle heure, et qui manquerait le corso ou l'opéra, se mettrait dans le propos. Charlieu, véritable commère, aimait à la folie ces bavardages, que nous nommons en français le *quanquan*, et en patois de Lombardie le *pettegolismo*; mais il aimait mieux d'y prendre part que d'y donner matière; il était donc fort exact à remplir tous ses devoirs de société, qui ne lui laissaient le temps de rien, pas même d'ouvrir ses lettres. Ce soin m'incombait : je lui faisais chaque jour mon rapport, et il lisait ou il ne lisait point.

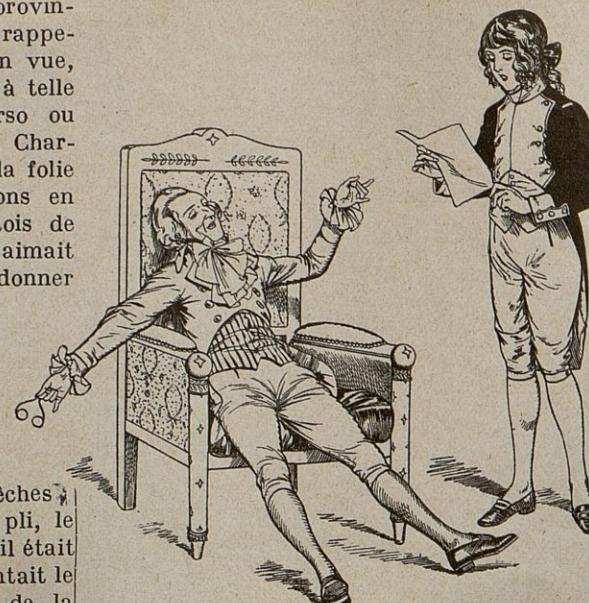
Un soir, je trouvai, parmi les dépêches de service, une lettre de femme. Le pli, le papier, l'écriture, la suscription, où il était qualifié de ses titres, tout enfin sentait le ci-devant régime et les moeurs de la tyrannie. La signature était *Comtesse de Vigée Saint-Ange*. Cette dame prétendait avoir connu le chevalier à Coblenz (et j'appris de cette manière qu'il avait émigré). Elle l'instruisait qu'elle était veuve, qu'elle avait passé en Italie avec son frère cadet, le duc de Viéville, et ne voulait point, lasse de courir, fuir encore devant l'armée française, ni se réfugier, comme tant d'autres, soit à Vérone ou à Venise. Elle avait su par hasard la présence de Charlieu à Milan et souhaitait le voir. Ce désir était bien naturel, et il me sembla impertinent. Je me connaissais déjà au style épistolaire, et je lisais entre les lignes : cette lettre me parut d'une coquette mélancolique. J'en trouvai le ton dédaigneux et froidement railleur. J'imaginais que la comtesse ne pardonnait point au chevalier sa politique, mais le recherchait faute de mieux, ne pouvant croire qu'il eût oublié l'air de Versailles et les principes de l'éducation.

Tout cela, qui ne me regardait point, m'inspira de l'aversion pour Mme de Vigée Saint-Ange, et un désir extrême de la connaître familièrement. J'avais décidé, je ne sais sur quelles apparences, qu'elle était fort jeune veuve, mais d'au moins neuf ou dix ans l'ainée de son frère, et que le duc avait précisément le même âge que moi. Ce motif me suffisait pour le détester, car je ne pouvais souffrir qu'à mon âge, il fut duc. Je ne désirais pas moins passionnément de le connaître que madame sa sœur, et je grondais déjà entre mes dents que je lui allais apprendre à me mépriser.

Comme la présence du chevalier m'eût fort gêné pour lui donner cette leçon, je pensai un moment supprimer la lettre, et me rendre à l'adresse qu'elle indiquait. Heureusement que je suis timide. Je n'osai point abuser de la confiance de mon maître. Je lui remis le billet, et fus récompensé d'abord de mon honnêteté ; car il se rappela bien les noms, mais point les per-



Je commençai par faire une révérence de l'Œil-de-Bœuf.



Je lui faisais chaque jour mon rapport.

sonnes, ni de les avoir fréquentées à Coblenz, et il m'envoya en avant-garde voir ce que c'était, sous prétexte d'annoncer sa visite pour le même soir.

J'étais ému au delà de l'expression, j'enrageais de l'être ; je me remontrais qu'ayant pressé il n'y a pas huit jours une comtesse italienne entre mes bras, je devais avoir la pratique des comtesses, qu'à défaut d'être né, j'étais bien, qui vaut mieux, et que les esclaves sont des enfants, mais que les républicains sont des hommes. Toutes ces belles raisons n'avaient point raison de ma terreur, et mes jambes tremblaient si fort, que je commençai par faire une révérence de l'Œil-de-Bœuf à une petite servante moricaude qui me vint ouvrir la porte.

— Je suis envoyé, dis-je avec hauteur, par monsieur le chevalier de l'Isle de Charlieu.

Elle n'entendait que le patois de Milan, dont je savais tout à l'heure quelques mots : mais je ne les savais plus. Une voix fort douce et fort chantante nous appela

de la pièce voisine. « Ah ! pensai-je, c'est la comtesse ! » et je m'appuyai à une table de mosaïque de Florence. Le froid du marbre, qui me pénétra jusqu'aux os, jusqu'au cœur, empêcha sans doute que je ne m'évanouisse. Ce n'est point la comtesse qui avait parlé, mais le duc de Viéville, et je me trouvai devant lui soudain, sans comprendre comment j'étais passé de l'antichambre dans le salon.

Avant que j'eusse dit un mot, la glace était rompue ; nous avions rougi, nous avions souri tous les deux. Il semblait que nous fussions de vieilles connaissances : c'est que nous étions deux enfants. Je l'étais plus, par l'âge, mais je le paraissais moins, ayant vécu : je vis clair comme le jour que le duc n'avait point vécu du tout, et je m'efforçai de croire que cela me donnait une supériorité sur lui : hélas ! je n'en crus rien. Il avait la figure la plus charmante ! « Sylvie, pensai-je, ne manquerait point de le dire tout haut. Mais elle l'a dit aussi de moi : je n'en étais point jaloux. Je l'étais de sa grâce naturelle, où je sentais que même l'étude ne me ferait jamais atteindre. Je m'étonnais d'y céder. Je ne voulais point convenir de ma défaite. Je me roidissais. Je me persuadais que je haïssais le jeune duc de Viéville et qu'il me méprisait, justement parce qu'une amitié naïve nous entraînait l'un vers l'autre. Pour prendre d'abord l'avantage, je lui fis la commission de Charlieu d'un ton rogue, avec une rudesse de sans-culotte, en le tutoyant et en l'appelant *citoyen*.

— Ah ! monsieur, me répondit-il poliment, mais sans ombre d'affection, c'est un titre que je souhaiterais de posséder : il paraît que je ne le mérite point. Vous me faites, en me le décernant, beaucoup d'honneur et un peu de peine. Je n'ai pas quitté la France de ma propre volonté, j'étais trop jeune, même pour comprendre les périls auxquels on dit que l'on m'a soustrait. Tout ce que je sais, c'est que je languis en exil, et je sens plus vivement mon malheur quand je vous considère, car vous avez mon âge et vous portez l'uniforme français ! Je ne sais trop pourquoi ma sœur de Vigée Saint-Ange a mandé M. le chevalier de Charlieu, mais je compte de recourir à lui pour obtenir notre radiation des listes. On dit qu'il n'est pas impossible maintenant.

Ce discours excita mon enthousiasme. Je repartis au duc que je ne manquais point de crédit sur l'esprit du chevalier, et que, travaillant dans les bureaux, je pourrais m'occuper de cette affaire. Je lui jurai que je la prendrais à cœur.

— Mais, dis-je avec regret, si je réussis, vous quitterez Milan !

Nous étions déjà inseparables. J'avais oublié la comtesse : ce n'était point du temps perdu pour l'amour, et le sentiment qu'elle m'inspira dès qu'elle survint, fut, je pense, fort hâté



Le duc de Viéville.

MIEUX VAUT BONNE RENOMMÉE QUE CEINTURE... DORÉE



PARISINETTE (*au musée de Cluny*). — Tant pis pour les femmes des mobilisées de ce temps-là!... Si leur cœur avait été aussi patriote que le nôtre, on ne l'aurait pas mis sous cadenas.

par l'amitié que m'avait inspirée le frère. Son entrée m'ayant surpris, je n'eus pas le loisir de trembler ni mon imagination de battre la campagne. Je n'avais point la vue trouble et je la vis distinctement : je crus voir la reine de France. Elle avait de la majesté, de la douceur et, comme Philippe, de la grâce, mais



Nous prenions ensemble un repas chaque jour...

avec tous les avantages du sexe. Elle portait les modes d'avant la révolution, et cette parure surannée accusait encore un air de jeunesse qui d'abord me mit en confiance. Elle m'imposait et elle ne me faisait point peur. J'étais transporté de joie, et si elle m'eût dit : « Faites-moi le plaisir de vous jeter par la fenêtre », je n'aurais pas balancé de lui obéir, mais je crois que je serais mort de bonheur avant que de me précipiter. Je ne ferai pas plus d'*anatomie* de mes sentiments, et il me semble que j'ai bien tout dit en quatre mots.

Un instinct secret m'avertit que je ferais mieux de ne me point déceler en traçant au chevalier le portrait de la comtesse. Mais je n'augurerais rien de bon d'un amoureux de seize ans qui aurait de la prudence et saurait contenir une flamme naissante. Je trahis la mienne si franchement que j'aurais pu la communiquer à Charlieu : je n'allumai que sa curiosité : c'était déjà trop. Je ne soupçonnais point que ma pire maladresse fût de l': dépeindre M^{me} de Vigée Saint-Ange comme une figure de son jeune temps. Il y courut : il avait vingt ans de moins. Il y retourna le soir même et se pria chez elle à souper tête à tête. Il me fit ses confidences, et je veux croire qu'il mentit ; mais, sans me rien dire précisément de ce que l'honneur lui commandait de me cacher, il ne me laissa point douter qu'il ne fût avec elle du dernier bien. Je tombai du bonheur dans le désespoir : j'étais fort loin de m'attendre que cette passade, fausse ou vraie, dût favoriser mes desseins, et m'élever en quelque sorte jusqu'à l'objet de mon amour, autrement inaccessible.

Le mot de cette énigme est la devise du chevalier : *Point de lendemain*. Je ne sais s'il eut la comtesse comme il me le donnait à entendre, et je ne le voudrai jamais croire ; mais il eut assez d'elle bientôt, et la ressemblance de mon amie à Rosine devint parfaite : car elle était une femme négligée, prête d'accueillir Chérubin.

Je l'ignorai plus de huit jours. Charlieu ne me parlait plus de M^{me} de Vigée Saint-Ange et je n'avais point de prétexte pour y retourner sans ordre. A la fin, je n'y tins plus, j'allai saluer le duc de Viéville et lui demander s'il avait entretenu le chevalier de sa radiation des listes. Philippe me sauta au cou, me dit avec un peu d'embarras que non, qu'il avait à peine vu le chevalier, et qu'il ne comptait que sur moi.

— Nous n'avons pas, me dit-il, proprement émigré. Mon beau-frère, ayant lui-même un frère établi à Mannheim, a obtenu du duc des Deux-Ponts une charge de chambellan, et nous a emmenés avec lui munis de passeports faux, dans la vue de nier plus tard le fait d'émigration.

La comtesse parut sur ces entrefautes. Elle me traita

d'abord comme un ami de son jeune frère, qu'elle me parut chérir tendrement. Elle était fort caressante, elle le flattait de la main : j'en avais ma part et je pensais être son frère aussi. Nous ne parlâmes plus de l'émigration, mais de cent choses qui seraient insipides si l'amour ne les assaillait. Je m'oubliai plus de deux heures, et Charlieu me fit, quand je rentrai, des reproches de mon inexactitude.

— Je viens, lui dis-je d'un ton fat, de rendre visite à M^{me} la comtesse de Vigée Saint-Ange.

— Ah ! fit-il en bâillant, je ne l'ai point vue de la semaine.

Je dis ensuite au chevalier ce que le duc s'était mis en tête, et à ma grande surprise, il en parut fort content. C'est qu'il songeait qu'une marquise en exil ne se quitte point comme à Paris, et je lui suggérais une façon décente de l'éloigner sous couleur de la servir.

— Cela est fort simple, me dit-il avec vivacité : on fera au besoin attester que M^{me} de Vigée Saint-Ange et le duc n'ont point quitté quelque ville toute voisine de frontières, Manosque par exemple. Pour assurer le succès, il serait nécessaire que Viéville fit dès à présent une preuve de soumission, et acceptât dans les bureaux de l'armée un modeste emploi aux écritures. Allez donc querir votre ami.

J'y allai en diligence. Viéville, à cette nouvelle, fut presque fou de joie. Il m'embrassait, il embrassait la comtesse et elle nous embrassait tous les deux...

Que dirai-je des journées qui suivirent ? Une telle félicité ne saurait se peindre. J'allais chercher le duc dès le matin et l'accompagnais au bureau, où il travaillait à la même table que moi. Je le reconduisais le soir, et je voyais la comtesse. Nous prenions ensemble un repas chaque jour et nous nous rencontrions encore au théâtre de la Scala. Quand je ne la voyais point, je voyais son frère, nous parlions d'elle et elle n'était point vraiment absente. Je n'avais pas cru manquer aux bienséances en déclarant ma passion à Philippe : j'aurais pensé commettre un crime si je la lui eusse cachée. Notre amitié était trop étroite et trop ingénue pour souffrir un pareil secret, et ce secret lui-même était trop pur pour donner ombrage au frère le plus délicat. Rien ne m'eût fait résoudre de l'avouer à celle qui en était l'objet ; mais je ne jurerais point que Viéville usât de la même discréption et se crût obligé de taire ce qu'au surplus je ne le priais point de garder pour lui. Si M^{me} de Vigée Saint-Ange le sut, elle en sourit peut-être, mais je gage qu'elle en fut touchée. Elle ne me retira point les menues faveurs qu'elle m'accordait. Pourquoi me les eût-elle refusées ? Nous ne faisions rien de mal et nous goûtions un bonheur divin. Que de vertu, direz-vous, pour un Fanfan ! J'ai honte de rappeler que la mienne m'était rendue trop facile par plusieurs beautés moins sévères. C'est même ce qui fait la différence de Chérubin à moi. Mais il s'agit bien de Chérubin ! Notre bonheur se perdit dans le moment que nous le croyions éternel !

Nous ne songions plus que Charlieu intriguerait pour faire rayer la comtesse et le duc des listes de l'émigration. Il les avisa un beau matin qu'ils devaient partir pour Manosque sans retard. La séparation fut affreuse, et l'on m'exclusa de n'y point insister. J'avais de surcroît un sinistre pressentiment. « Je ne les verrai plus ! » me disais-je. Hélas ! il n'était que trop vrai.

L'instance traîna en longueur, sans que l'issue parût douteuse. Les certificats faisant foi des services rendus par Viéville aux armées, l'ordre du duc des Deux-Ponts au feu comte,

les faux passeports, une attestation de la municipalité de Manosque, portant que la citoyenne Vigée Saint-Ange y avait séjourné depuis janvier 92, tout cela les assurait du succès, mais ce succès fut leur perte. La nouvelle de leur définitive radiation leur parvint deux jours avant le 25 fructidor. Ils furent saisis dès leur arrivée à Paris, et le lendemain, fusillés dans la plaine de Grenelle.

(A suivre.)

ABEL HERMANT.



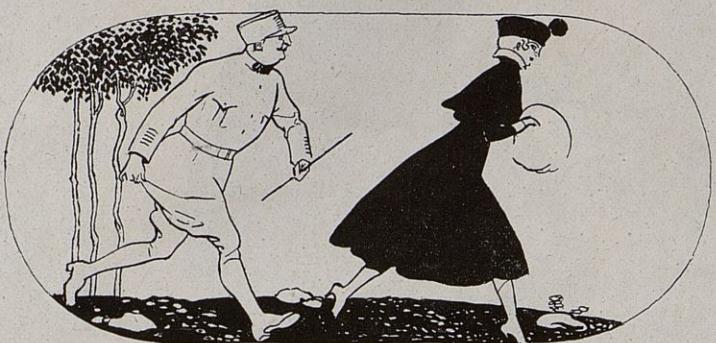
La séparation fut affreuse.

L'ÉCOLE DE GUERRE

POUR CELLES QUI VEULENT APPRENDRE A MARCHER



LE PREMIER PAS



LE PAS DIFFICILE



LE PAS ACCÉLÉRÉ



LE PAS GYMNASTIQUE



LE FAUX PAS



LES VRAIES POILUES

Si nous avons nos poilus qui, sur le front, mènent la guerre avec le courage et l'héroïsme que vous savez, nous avons aussi nos poilues. Seulement celles-ci ne se trouvent point sur le front, où le généralissime, d'accord avec le ministre de la Guerre, prétend qu'elles ne rendraient pas tous les services désirables : en quoi ces deux chefs se trompent gravement, parbleu!... Mais il ne nous appartient pas de discuter les décisions des états-majors. Que l'on fasse appel à nos lumières, et en un mois, c'est l'entrée à Berlin. Toutefois, en attendant, la dignité nous commande une extrême réserve.

Donc, nos poilues ne sont pas au front, mais servent à l'arrière, et notamment à Paris. Elles se voient réparties en plusieurs corps, en plusieurs services plutôt, selon leurs spécialités et leurs aptitudes. Nous allons les passer en revue : c'est bien aux femmes à défler un peu, à leur tour!... Ou plutôt, allons les voir en leurs cantonnements, ce sera plus simple : c'est si difficile, de faire manœuvrer des poilues!... Et puis, dès qu'on les réunit, elles se battent : ainsi le bon Dieu nous les a faites.



Le premier corps de poilues, le plus indomptable, le plus terrible, c'est celui des chevronnées, des grognardes sans peur et sans reproche, des douairières blanchies sous le harnoi, la vieille garde. Les terribles combattantes! Elles vont et viennent parmi les salons les mieux cotés, ou parmi les autres, peu importe, s'y installent comme chez elles, s'en emparent sans hésiter. Elles ont les cheveux tirés sur les tempes, ce qu'on appelle une coiffure comme il faut : à moins encore qu'une sorte de perruque rosâtre, ou roussâtre, ou « dorâtre », ne les coiffe. Joignez à cela un haut chapeau, généralement surmonté d'un panache. En outre, le verbe élevé, le ton assuré, et qui juge, et qui tranche. Effrayant, vous dis-je.

Le service de ces gaillardes consiste à parcourir les différentes sociétés de Paris et à y faire la police, c'est-à-dire à y rechercher activement toutes les femmes jeunes et jolies, afin de les accuser d'ignorer que l'on est en guerre, ce qui revient à les traiter de mauvaises Françaises. Telle est leur consigne, et Dieu sait avec quelle rigueur farouche ces amazones grisonnantes l'observent! Ne demandez point, d'ailleurs, les raisons de cette consigne, puisque s'il y avait une raison, ce ne serait plus une consigne.



Après la vieille garde, il y a l'armée des anges, autrement dit le corps des hôpitaux, les infirmières. Corps d'élite, s'il en fut:

LE COUP DE L'ÉTRIER : DE L'HYDROMEL AU PINARD

Dessins de C. Hérouard.



Chanter me fait bons vins et resjouir
Quant plus le boi et je plus le désir..
(CHANSON DU XIII^e SIÈCLE.)



Buvons en bon drille,
Je suis un grivois,
Mais j'aime la fille
Moins que le pivois!
(CHANSON DES CONSCRITS, EN 1743.)



C'est un vrai refrain de Bourgogne :
Vive le vin, qui nous rend grand et fier!...
Pour que dans la nôtre on cogne,
Il faut du vin de la Côte-de-Fer.
HENRI PAPIN.



J'aime mieux les Turcs en campagne
Que de voir nos vins de Champagne
Profanés par les Allemands!

LA FONTAINE.



On aura le bidon plein
De bon vin
Le lendemain de chaqu' victoire
C'est Joubert qui nous le paiera.
(CHANSON DES SOLDATS DE RIVOLI.)

HEROUARD

des anges ou des fées, rien de moins. Mettez le chapeau à la main, et inclinez-vous bien bas, quand elles passent. Néanmoins, c'est là une troupe choisie, en effet, et comme une division d'officiers. Au lieu que de vraies poilues devront compter surtout dans leurs rangs des simples soldates, si l'on peut dire.



Mentionnons aussi les économistes, dont les bataillons fidèles et tout dévoués s'accroissent chaque jour. Entendez sous ce nom des jeunes femmes d'un esprit évidemment sérieux et méditatif, que préoccupe noblement l'avenir économique du pays. Il ne leur a point échappé que la guerre ne se fait pas seulement avec des canons, mais encore grâce au commerce et à l'industrie : aussi se sont-elles sacrifiées pour aider à maintenir chez nous, malgré les drames du front, une édifiante et rassurante activité, au moins chez les couturiers et les modistes, comme dans les restaurants, les petits théâtres idiots et les cinémas plus navrants encore. Elles se commandent deux ou trois robes par semaine, un chapeau par jour, dînent chaque soir au cabaret, courent les thés, sillonnent le Bois et la rue de la Paix, jettent l'argent par les fenêtres. « C'est pour sauver la vie intérieure du pays », répondent-elles à toute objection. Il n'y a rien à reprendre à cela, n'est-ce pas ?... Au contraire.

N'oublions pas non plus les dames qui vont en liaison de Paris aux fronts d'Artois, de Champagne, de Lorraine, etc.... Particulièrement courageuses et adroites, ces estafettes parviennent, sans trop d'accidents, à se glisser jusqu'aux lignes les plus défendues, où elles s'acquittent des plus tendres missions auprès de certains militaires avec une ferveur, non moins qu'une discréction surprenantes.



Cependant tenons encore pour une exception — sinon pour une sélection — ces héroïnes de liaison. Que nommerons-nous donc, à proprement parler, les poilues, les innombrables, les braves, les simples poilues ?

Eh ! ce seront tout bonnement celles qui, ayant un amoureux sur le front, auront attendu pendant des mois et des mois, à Paris ou ailleurs, qu'arrive ou que revienne la permission bénie. Ce seront celles qui, ayant vu paraître enfin leur cher soldat, en auront pensé défaillir de joie, et l'auront éperdument adoré, vénétré, cajolé, sans perdre une seule minute, pendant six ou huit jours. Ce seront celles qui se seront mises au lit, le soir venu — et même aussi de jour, il n'y a pas que des attaques de nuit — en palpitant véritablement d'émotion, d'enthousiasme et de zèle... Telle est notre splendide et merveilleuse armée des belles et bonnes Françaises.

En somme, direz-vous, plus elles aiment, plus elles semblent aimables, et mieux elles méritent de la patrie reconnaissante ?

C'est cela même.

Et n'y a-t-il point de grades dans leurs rangs ?

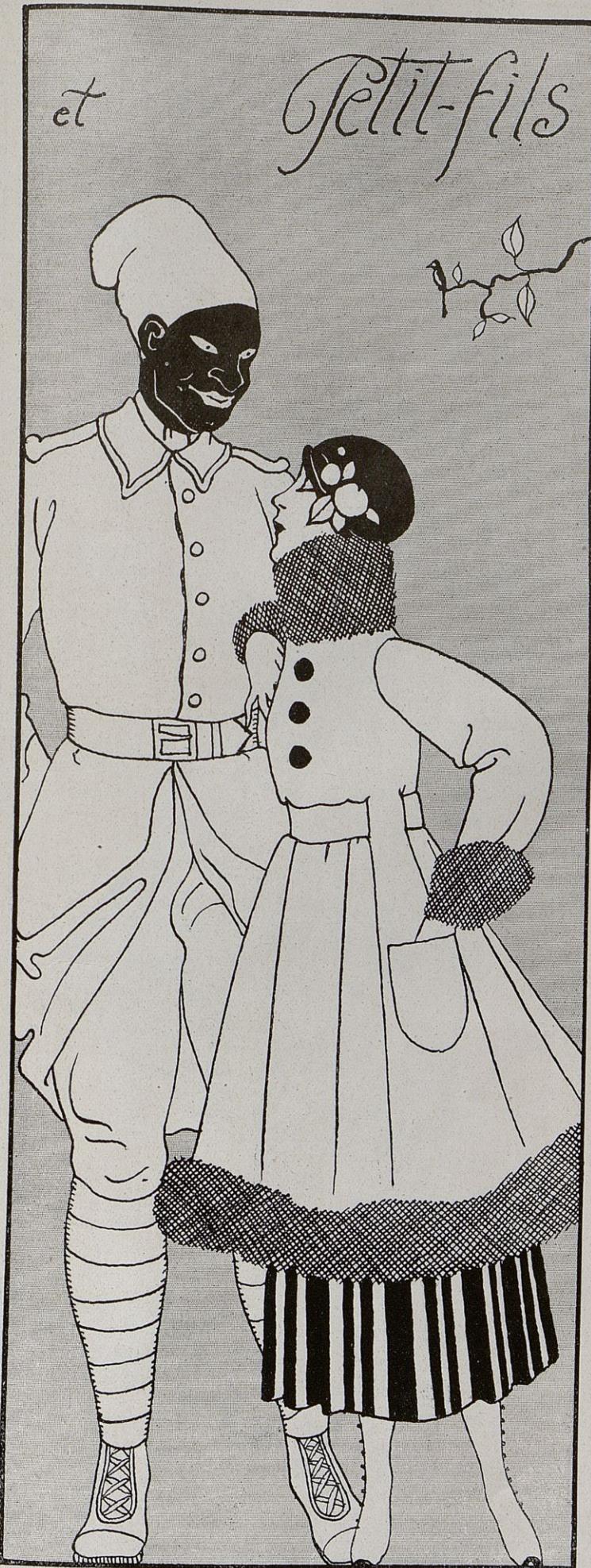
Oh, que si !... A chaque enfant, depuis avril 1915, correspond un galon. Déjà les plus entreprenantes peuvent en avoir obtenu deux, et voire trois, si elles eurent une fois deux jumeaux ; quatre même au besoin, si... Pour quatre enfants en deux ans, l'on obtient en outre le droit d'être embrassée par le général Joffre. Je ne sais si le cas s'est produit. Le Grand Quartier Général se montre très discret.

MARCEL BOULENGER.

PETIT NÈGRE EST DEVENU GRAND...



...AU SERVICE DE NOTRE PAYS



LE RÊVE DE CLOUNETTE

La chambre à coucher de Clounette : c'est une délicieuse pièce rose sur rose, mais pour l'instant nous ne pouvons rien voir car il est quatre heures du matin, les volets sont bien clos et tout est noir.

Enfouie sous un amas de dentelles au fond de son lit Trianon, Clounette dort profondément — elle rêve.....

Pour avoir lu tant de fois la description du front où « Il » est depuis son départ, Clounette le voit dans le songe comme si elle y avait été. Elle vient d'arriver au petit village où cantonne le régiment et un fourrier resté à l'arrière lui indique le chemin à prendre :

LE FOURRIER. — Vous n'avez qu'à suivre tout droit le boyau Castiglione; vous ne vous occuperez pas du boyau Saint-Honoré qui le traverse mais vous tournez à droite dans le boyau Rivoli. Encore une trentaine de mètres, et vous serez arrivée.

CLOUNETTE. — Je vous remercie, monsieur, vous êtes bien aimable.

Elle sans s'étonner de se voir en jupe courte dans l'étroit défilé où elle s'est engagée, Clounette suit la route qu'on lui a indiquée. Elle va pour tourner, suivant les instructions du fourrier, mais elle aperçoit tout à coup un « cagibi » sur lequel se détache ce mot, magique en cet endroit : « Bar », et elle ne peut résister au désir d'y entrer. C'est une pauvre cabane construite en brancharages, mais au fond de laquelle se trouve un haut comptoir d'acajou magnifiquement installé, des tabourets, et sur ces tabourets des poilus.

PREMIER POILU. — Tiens!... Une femme...

DEUXIÈME POILU. — Bonjour, madame...

TROISIÈME POILU, montrant à son voisin la minuscule toque de velours de Clounette. — Pige le chapeau...

QUATRIÈME POILU. — ...De la gamine.

CLOUNETTE. — Pardon, messieurs...

PREMIER POILU. — Ici, madame, il n'y a pas de monsieur : on est des « bonhommes ».

CLOUNETTE. — Pardon, bonhomme...

PREMIER POILU. — A la bonne heure!

CLOUNETTE. — Pourriez-vous me dire si vous connaissez le bonhomme Pierre Durand ?

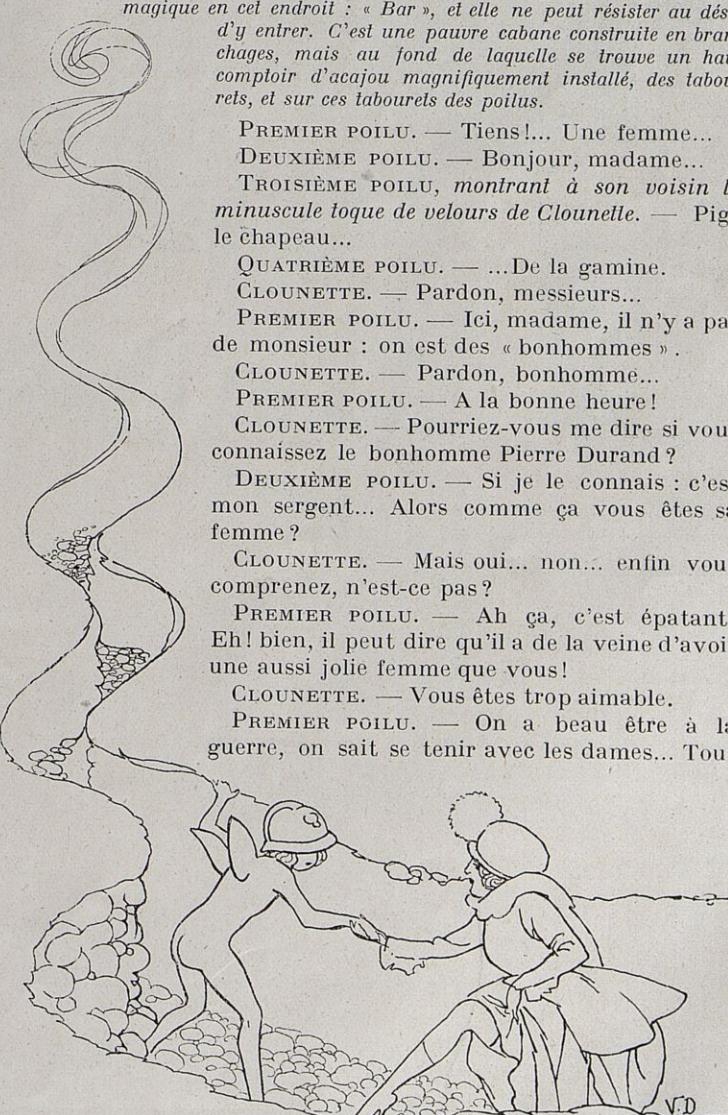
DEUXIÈME POILU. — Si je le connais : c'est mon sergent... Alors comme ça vous êtes sa femme ?

CLOUNETTE. — Mais oui... non... enfin vous comprenez, n'est-ce pas ?

PREMIER POILU. — Ah ça, c'est épantant ! Eh ! bien, il peut dire qu'il a de la veine d'avoir une aussi jolie femme que vous !

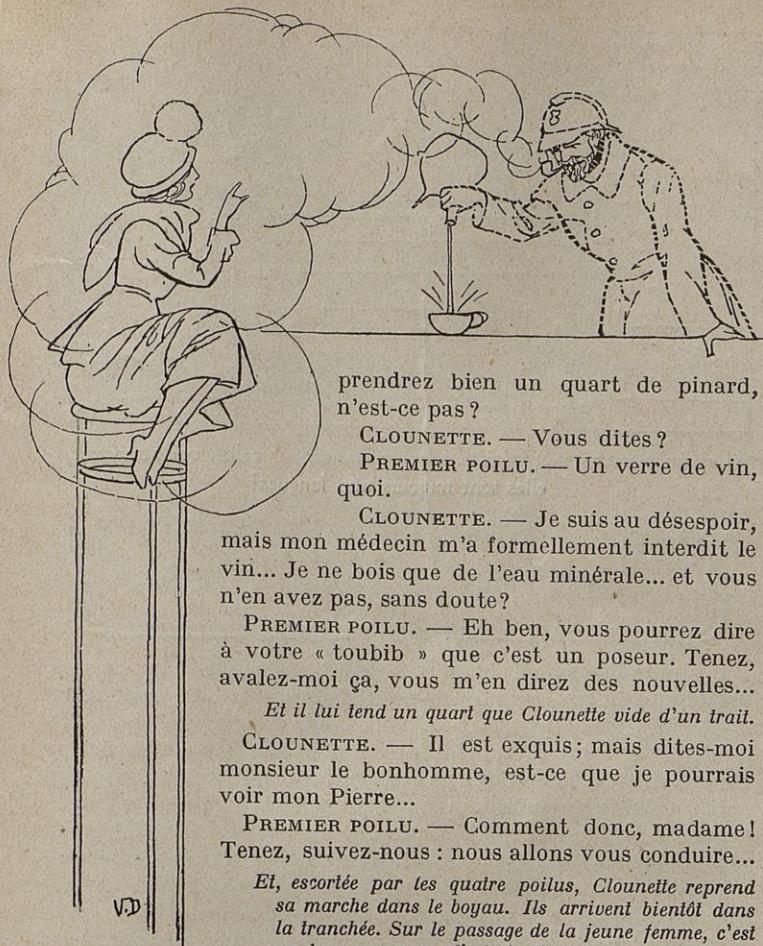
CLOUNETTE. — Vous êtes trop aimable.

PREMIER POILU. — On a beau être à la guerre, on sait se tenir avec les dames... Tous





— Regardez donc Yvonne; depuis quand a-t-elle pris ce genre masculin?
— Depuis qu'elle est devenue féministe!



prendrez bien un quart de pinard, n'est-ce pas ?

CLOUNETTE. — Vous dites ?

PREMIER POILU. — Un verre de vin, quoi.

CLOUNETTE. — Je suis au désespoir, mais mon médecin m'a formellement interdit le vin... Je ne bois que de l'eau minérale... et vous n'en avez pas, sans doute ?

PREMIER POILU. — Eh ben, vous pourrez dire à votre « toubib » que c'est un poseur. Tenez, avalez-moi ça, vous m'en direz des nouvelles...

Et il lui tend un quart que Clounette vide d'un trait.

CLOUNETTE. — Il est exquis; mais dites-moi monsieur le bonhomme, est-ce que je pourrais voir mon Pierre...

PREMIER POILU. — Comment donc, madame ! Tenez, suivez-nous : nous allons vous conduire...

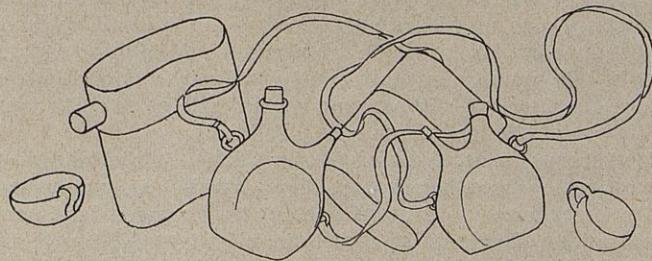
Et escortée par les quatre poilus, Clounette reprend sa marche dans le boyau. Ils arrivent bientôt dans la tranchée. Sur le passage de la jeune femme, c'est un long murmure d'admiration de la part des soldats et, en son honneur, ils arrêtent leurs occupations coutumières. Ici c'est un bridge qui reste en suspens, plus loin un poilu qui interrompt la chronique (Paris de cinq à sept) qu'il est en train d'écrire pour un grand journal de la Capitale. Un autre quitte la photographie qu'il développait et tous demandent des nouvelles : « Est-ce que vous avez des taïs la nuit ? — Qu'est-ce qui se passe sur le front ? — Qu'est-ce qu'on portera cet été ? »

Clounette se voit dans l'impossibilité de leur répondre, et plus impérieusement elle redemande son Pierre... On la conduit alors dans une petite « cagna » où, quand elle entre, « Il » est en train d'écrire. A pas comptés, elle vient derrière lui et lui met la main devant les yeux :

CLOUNETTE. — Coucou : qui est là ?

Mais, machinalement, elle jette les yeux sur la feuille de papier à lettre et lit avec horreur ces mots qui l'épouvantent : « Ma chère petite marraine... »

CLOUNETTE, impérieusement. — A qui écris-tu, misérable ?



PIERRE. — Ah, ma chérie, pas de scène, je t'en supplie...

CLOUNETTE, tragique. — C'est bien cela les hommes ! Je viens de Paris « express » pour te voir, je brave tous les dangers et c'est ainsi que tu me reçois !... D'abord tu me trompes.

PIERRE. — Dans cette tranchée ?

CLOUNETTE. — Cette lettre est une preuve...

PIERRE, haussant les épaules. — J'écris à ma marraine, petite sotte !

CLOUNETTE. — De mieux en mieux ! Tu avoues que je ne te suffis pas...

PIERRE. — Mais comprends donc ma chérie, toi ce n'est pas la même chose. Je te connais depuis cinq ans...

CLOUNETTE. — Et elle ?

PIERRE. — Je ne la connais pas du tout. Elle est peut-être laide, vieille, méchante, mais elle m'écrivit.

CLOUNETTE. — Ah ! tu me reproches de ne pas t'écrire !

PIERRE. — Non... mais enfin... entre nous, une fois par semaine, ce n'est pas énorme.

CLOUNETTE. — Est-ce bien vrai seulement que tu ne l'as jamais vue ? Elle est peut-être plus jolie que moi.

PIERRE. — Peut-être, qui sait ? Mais cela me semble difficile... Attention ! Couche-toi par terre...

CLOUNETTE. — Qu'est-ce qui arrive ?

PIERRE. — Rien, ma chérie : un cent cinquante-cinq, il a dû tomber un peu sur la gauche.

CLOUNETTE. — Ah ! tu m'as fait peur, j'ai cru que c'était un rat... Dis-moi, Pierrot, est-ce que tu as la photographie de cette femme ?

PIERRE. — Pas encore ; elle doit me l'envoyer dans sa prochaine lettre. Si tu peux revenir lundi, je l'aurai sûrement.

CLOUNETTE. — Lundi ?... Impossible !

PIERRE. — Pourquoi ?

CLOUNETTE. — Pourquoi ? En voilà une question ! Est-ce qu'on demande pourquoi à une femme ?... J'ai une vente de charité.

PIERRE. — Ah !

CLOUNETTE. — « Ah ! » C'est tout ce que tu trouves à dire ? Quand je pense qu'il y a seize mois, tu m'aurais presque battue pour cette réponse !

PIERRE. — Oui, mais à cette époque les Boches n'étaient pas dans une tranchée à cent mètres de nous.

CLOUNETTE. — Ils étaient, dans le café, à cinquante centimètres de notre table.

PIERRE. — C'est vrai, mais tu ne peux t'imaginer combien ces quatre-vingt-dix-neuf mètres cinquante de différence ont pu amener de changements dans notre manière de comprendre la vie.

CLOUNETTE. — Ah ! je le sens bien, tu ne m'aimes plus !

PIERRE. — Si, ma chérie, mais autrement... Je ne peux pas t'expliquer... C'est plus sérieux... plus profond.

CLOUNETTE. — C'est drôle, en arrivant j'étais fâchée contre toi et maintenant je trouve que tu me dis des choses très chic. On ne s'est même pas embrassés ! (*Et dans le baiser :*) Déchire la lettre, dis !

PIERRE. — Avec plaisir ! (*En lui-même :*) Ça m'est égal, les journées sont longues ; j'aurai tout le temps de la recommencer...

CLOUNETTE. — Merci...

PIERRE. — Oh ! je te demande pardon, ma Clounette ! C'est honteux ; tu es là depuis dix minutes et je ne t'ai rien offert... J'oublie tous mes devoirs de maître de maison... Tu prendras bien un peu de pinard n'est-ce pas ?

CLOUNETTE. — Qu'est-ce que vous avez tous avec votre pinard ? Si ça ne te fait rien, mon petit, je préférerais un peu de chocolat... Je meurs de faim...

PIERRE. — Tu n'as qu'à parler ma chérie...

Immédiatement, comme par enchantement, l'odorat de Clounette est flatté par un délicieux parfum de chocolat vanillé...

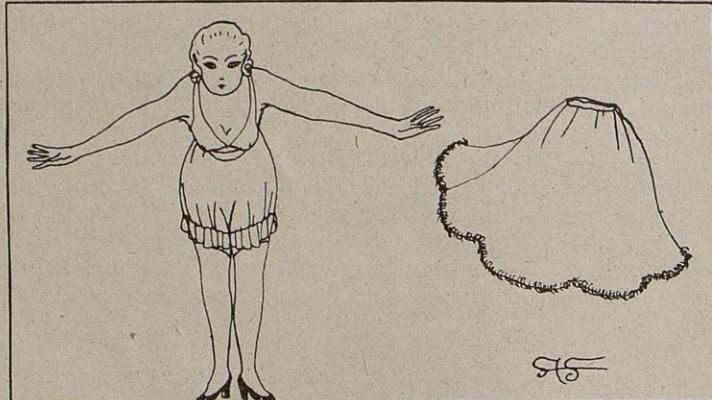
Et c'est si doux, si prenant, si vrai que... Clounette se réveille. Juliet sa femme de chambre, un plateau dans les mains, est debout devant le lit.



JULIE. — Madame, il est dix heures, alors, j'ai cru bien faire en apportant le déjeuner à madame...

CLOUNETTE.— Vous avez très bien fait... tenez, ma fille, posez votre plateau sur la petite table... *Et puis après un silence :*
CLOUNETTE.— Dites-moi, Julie, est-ce que vous croyez aux rêves, vous ? Parce que... EMMANUEL SHERIDAN.

TOUT RACCOURCIT !



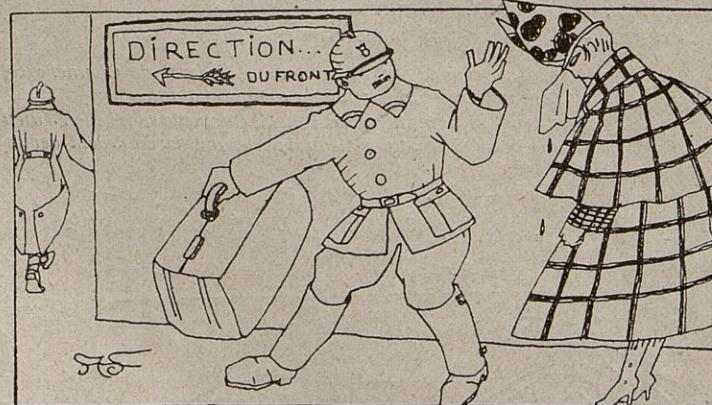
D'abord les toilettes de ces dames.



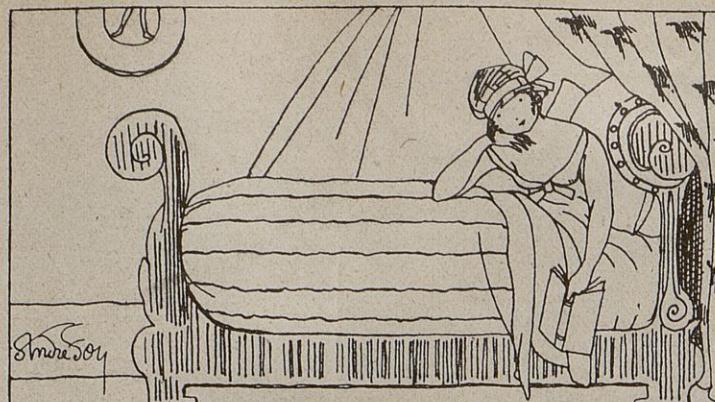
Et même celle de ces messieurs : tous en culotte !



L'éclairage des rues, devenu si réduit.



Et les permissions, toujours trop brèves.



Les nuits même raccourcissent, et pourtant, pour celles qui attendent, elles sont toujours trop longues !

CHOSES ET AUTRES

Les moralistes de la guerre ne sont pas moins chimériques, hélas ! que les stratèges. Ils nous ont fait espérer que le snobisme était mort, au moins pour un bon bout de temps. C'est qu'ils n'ont pas rencontré, dans les salons où l'on cause et l'on bridge encore, M^{me} N. et ne l'ont pas entendue divaguer. Je pense que cette initiale est suffisamment indéterminée et qu'on ne nous accusera pas de viser des personnes certaines. Il est d'autant plus malaisé de conter une aventure de M^{me} N. sans trahir son véritable nom que ce nom est illustre. M^{me} N., bien qu'elle soit du monde, est plus célèbre qu'une grande artiste, et la renommée dont elle jouit paraît à quelques-uns surfaite, mais n'en est pas moins universelle.

M^{me} N. a un beau château, qui porte même un drôle de nom. Appelons-le, par équivalence, ou par antiphrase. *Carême*. Le château de *Carême* fut occupé, en 1914, par une ribambelle de Boches ; et parmi cette ribambelle, il y avait un prince, ma chère, un haut et puissant prince, qui n'était peut-être que le petit duc de Brunswick, gendre de Sa Majesté Impériale ; mais M^{me} N. veut absolument que ce fût le Kronprinz en personne. Elle le sait peut-être par l'agence Wolff. Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre. Il paraît que ce prince, fils ou gendre, et les autres Boches, se comportèrent à peu près décentement. L'exception confirme la règle. Ils ne violèrent personne, ils préférèrent piller. Que dis-je ? Ils ne pillèrent point. Ils n'expédierent en Allemagne aucune des innombrables œuvres d'art qui ornent le château de *Carême*. Bref, quand ils partirent — un peu précipitamment — après la Marne, on les regretta. « Ces messieurs ont été si bien ! » disait avec des larmes dans la voix la vieille gouvernante de M^{me} N. Quant à M^{me} N. elle-même, elle était si fière d'avoir eu pour hôte un prince que le roi n'était plus son cousin. Elle ne se coiffait plus de travers et elle mettait sa robe à l'endroit.

Malheureusement, si depuis dix-huit mois elle s'habille mieux, elle est restée inconséquente, et elle ne s'avise pas qu'elle scandalise un chacun en chantant partout les louanges des Boches. L'autre jour elle répéta sa conférence chez M^{me} X. (qui a tant d'esprit : c'est dommage que... mais non !) M^{me} X. fut gênée et n'en témoigna rien, ainsi que doit faire une maîtresse de maison accomplie. Mais M^{me} X. n'était pas seule. Il y avait là M^{me} Y. La belle M^{me} Y. fut aussi gênée que M^{me} X. et n'en témoigna rien non plus, car elle est extrêmement prudente et réservée. Mais il y avait aussi M^{me} Z., qui a une si belle voix. Or M^{me} N., qui déteste M^{me} Z. sans savoir pourquoi, avait feint de ne pas remarquer que M^{me} Z. lui tendait deux doigts ou peut-être toute la main. Après un tel affront, M^{me} Z. devait être doublement révoltée des bavardages de M^{me} N., et elle se mit en effet à hausser les épaules *a-part*, mais visiblement, en murmurant — à tue-tête — qu'on devrait fouetter comme de simples Théroignes de Méricourt les vieilles folles qui osent tenir de tels propos. On nous assure aux dernières nouvelles que M^{me} N., dans son enthousiasme pour la discipline et l'organisation allemandes, avait été jusqu'à dire :

— Nous devrions bien nous mettre à leur école. Cela ne nous ferait pas mal de vivre quelque temps sous la férule du Kaiser (sic). Enfin, M^{me} Z. grondait de plus en plus fort, M^{me} X. était, si l'on ose s'exprimer ainsi, dans ses petits souliers, M^{me} Y. gardait un dédaigneux silence, et M^{me} N., selon son habitude, ne s'apercevait de rien.

Et il y a des gens qui croient que la vie mondaine n'a pas repris !

M^{me} N. se leva enfin, mit le pied dans son volant, renversa une table, égara son face-à-main et se retira sans autre accident, après avoir dit adieu à M^{mes} X. et Y. et n'avoir pas dit adieu à M^{me} Z.

Celle-ci se leva presque aussitôt que M^{me} N. et dit :

— Je vais de ce pas la dénoncer au préfet de police.

Elle n'y alla pas d'abord, mais chez M^{me} P. (Quelle chance que l'alphabet ait vingt-quatre lettres !) On jouait au bridge chez M^{me} P.

— Je ne joue pas, dit M^{me} Z. Je ne fais qu'entrer et sortir. Je vais à la préfecture de police dénoncer M^{me} N., qui vient de tenir en ma présence, chez M^{me} X., des propos anti-patriotiques, pessimistes et inconvenants. Voulez-vous me prêter votre téléphone, que je demande un rendez-vous au préfet ?

— Avec le plus grand plaisir, répondit M^{me} P. (dont les sentiments ne sont pas douteux).

M^{me} Z... téléphona. On lui déclara que le préfet n'y était pour personne; mais quand elle fit connaître qu'elle était M^{me} Z..., on lui protesta qu'il y serait pour elle. M^{me} Z... s'y rendit sur l'heure, et le lendemain M^{me} N... était mandée à la préfecture, afin de s'y entendre dire que cela passerait pour cette fois, vu son nom, sa situation mondaine et sa gloire, mais qu'à la première récidive elle aurait trois mois de prison.

Et telle est la petite histoire que l'on colporte, dans le monde où l'on ne s'ennuie plus — cependant que tonne le canon de Verdun. Sans doute la tragédie fait tort à l'anecdote, mais il ne paraît pas inutile de publier celle-ci, même en d'aussi graves conjectures, d'autant qu'elle est vraie de tout point; nous n'avons supprimé que les noms, et nos lectrices (un peu piquées) nous rendront cette justice : nous n'avons rien fait pour les mettre sur la voie.

M^{me} X..., qui est la bonté même, disait :

— Je suis fâchée que cela se soit passé *dans mes salons* (elle en a deux, comme toutes les femmes bien installées); mais je ne puis m'empêcher de donner raison à M^{me} Z.... J'espère que la menace des trois mois de prison calmera cette pauvre M^{me} N... et qu'elle ne recommencera plus.

— Pourvu qu'elle recommence ! soupira M^{me} Y..., qui n'est pas moins bonne que M^{me} X...



Dans ce même monde, où encore une fois l'on ne veut plus s'ennuyer, on s'occupe, qui le croirait ? des élections académiques. L'Académie, en sa sagesse, a résolu de les différer jusqu'à la paix, mais elle ne saurait empêcher les postulants de faire campagne. Les plus habiles se tiennent cois. Les plus malins (ce n'est pas les mêmes) essaient de rappeler sur eux l'attention qui en ce moment est fixée ailleurs. On ne saurait imaginer tout ce qu'ils déploient d'esprit et font de manigances, mais les Allemands sont à Noyon.

Le truc favori des candidats est l'abus de l'union sacrée. Quelques-uns l'entendent comme dans la fable de La Fontaine.

Je suis oiseau, voyez mes ailes.
Je suis souris, vivent les rats.

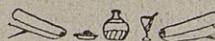
Chose curieuse, cette manœuvre ne semble pas leur réussir, et moins encore la palinodie. Ils ont beau s'excuser auprès de la Ligue quand ils ont crié un peu trop fort *Vive le Roi !* et auprès du Roi, quand ils ont crié *Vive la Ligue !* ils n'arrivent qu'à mettre contre eux et le Roi et la Ligue.

Ni l'un ni l'autre ne sont l'Académie, direz-vous. Mais l'Académie, quoi que l'on prétende, aime les genres tranchés, et elle admet plus volontiers un homme de qui les opinions ne lui plaisent franchement pas, qu'un homme qui met en pratique l'identité des contraires. Ah ! qu'il est facile de compromettre en un jour une candidature ménagée pendant dix ans ! On ne demande que quatre lignes d'un auteur, ou, s'il est plus prolix, deux cents, pour le faire pendre. N'écrivez jamais !

A la manière de Théophraste... Parmi les nombreux envois que nous recevons du front, voici un petit portrait en supplément aux *Caractères Français*, qui ont obtenu tant de succès dans notre journal :

« Je me suis efforcé depuis longtemps d'étudier le cas de notre Alceste national; depuis longtemps l'observation de notre misanthrope destructeur a été pour moi à l'ordre du jour. J'ai mis à suivre les manifestations de son état pathologique toute la conscience et toute la patience du médecin diagnostiquant un malade. Et je suis arrivé, après un examen attentif de tous les phénomènes qui se sont produits, les uns d'une façon intermitente, les autres d'une façon continue, à la conclusion suivante :

« Comme beaucoup d'hommes politiques notoires, Alceste est un sadique. Chez lui le sadisme se manifeste, tantôt par une joie de tortionnaire, à cracher leurs vérités à la face d'amis terrorisés ou d'adversaires qui ont déjà touché des deux épaules, à faire un bon mot qui est une mauvaise action, tantôt, et le plus souvent, par une jouissance sénile à mettre inutilement et quand même, les pieds dans le plat. Et il lui faut des plats d'un métal et d'une résonance particuliers, car plus il fait de bruit, plus il répand une terreur voisine de la catastrophe, plus sa satisfaction est débordante ; il adore voir sursauter son public quand il laisse choir une pile d'assiettes formidable ; c'est le Baguès du Luxembourg, seulement, chez lui, ce n'est pas un art, c'est une maladie. »



M. Pierre-Maurice Masson n'ignore pas qu'il y a la guerre; car il la fait. Il se bat depuis le mois d'août 1914. Cependant, M. Pierre-Maurice Masson, qui est professeur, venait d'achever à cette époque sa thèse de doctorat, sur *La Religion de Jean-Jacques Rousseau*. Il en a différé la soutenance, puis il s'est ravisé, « jugeant préférable, dit-il, de ne pas attendre les hypothétiques loisirs d'une paix que je ne connaîtrai peut-être point. » Il a corrigé ses épreuves, et de la meilleure grâce du monde, il s'excuse de n'avoir pas fui ce « divertissement » :

« Quand mes hommes ont passé avec moi toute une nuit devant les fils de fer, et qu'ils rentrent dans leur forêt, il se détendent et se retrouvent ingénieux pour les arts de la paix : ils sculptent des cannes, dessinent des jardinets, apprivoisent des geais, s'improvisent orfèvres, pour tailler des bijoux dans l'obus qui les a manqués. J'ai suivi leur exemple... Ce livre aura été pour moi, si l'on veut, comme la bague-souvenir que l'on cisèle en campagne... »

La thèse devait être soutenue le samedi 4 mars, et une permission avait été accordée au professeur-soldat. Mais, le samedi 4, les curieux ont trouvé closes les portes de l'amphithéâtre, et un avis dénué de la moindre emphase leur a simplement fait connaître que le candidat était retenu au front.

Il n'y a pas une fausse note dans toute cette petite histoire. Nous la dédions à M. Romain Rolland, qui a écrit : « Je ne suis pas fier *non plus* des intellectuels français. »



Le féminisme envahit tout. Il ne se contente même plus de faire concurrence au sexe fort dans des professions et des métiers naguère réservés aux hommes, voici maintenant qu'il en ressuscite.

On peut voir depuis quelques jours, dans l'une des rues du centre de Paris, dans le voisinage de Notre-Dame de Lorette, l'enseigne d'un écrivain public, et cet écrivain public n'est autre qu'une institutrice brevetée. C'est du moins ce qu'affirme la pancarte, où elle annonce qu'elle « fait la correspondance » tout comme les bons vieux du temps jadis qui, dans de petites échoppes, étaient le concours de leur plume experte aux illettrés et aux fervents de la lettre anonyme.

Il paraît que, malgré l'instruction obligatoire, mainte jolie fille se méfie de son orthographe. Aux heures matinales où les midinettes descendent de la Butte pour se rendre à l'atelier, plus d'une doit s'arrêter chez « l'écrivain public » pour lui demander de rédiger ou de corriger sa correspondance amoureuse.

PARIS - PARTOUT

Douceur des premiers beaux jours ? L'air sent bon, on se croirait chez **Bichara**, parfumeur syrien, 10, chaussée d'Antin, Paris. Téléph. Louv. 27-95. Dépôts : **Marseille**, Maison Mavro; **Nice**, Maison Ras-Allard.

Voulez-vous faire honneur à votre meilleur ami ? Invitez-le chez **LAPRÉ**, 24, rue Drouot.

Il y a cocktails et cocktails... Les meilleurs qu'on puisse boire, à Paris, se dégustent au **NEW-YORK BAR**, 5, rue Daunou. Le "Cocktail 75" tel qu'il est préparé est un chef-d'œuvre ! Tea Room.

Pour les sorties nocturnes, la Parisienne a adopté la lampe électrique à miroir *la Coquette*, de fabrication française : un geste suffit pour réparer tout désordre de la coiffure ou du visage à l'aide de cet éclairage intensif. Avec pile de rechange franco contre 6 fr. 50 : *la Coquette*, à Bry-sur-Marne (Seine).



Pour Dames,
depuis 18 francs.
(Modèle déposé.)

AL. MOMER, 7, rue du 29-Juillet, PARIS.



BRACELET d'identité
formant médaillon
en tout métal.
En argent, depuis 15 francs,

TITRES FRANÇAIS, ETRANGERS
COUPONS
Autrichiens, Hongrois,
Bulgares, Belges,
Russes, Américaines, etc.
CRÉDIT FINANCIER BELGE-FRANÇAIS
50, Rue Notre-Dame-des-Victoires, 50, PARIS

MAISONS RECOMMANDÉES

PIHAN SES CHOCOLATS
4, Fg. Saint-Honoré

PETITE CORRESPONDANCE

2 francs la ligne (40 lettres, chiffres ou espaces)

Nous recommandons à nos lecteurs de rédiger plus sérieusement leurs « communiqués ». Les textes qui nous paraîtront de nature à être mal interprétés seront retournés à leurs auteurs.

Vu la surabondance des envois, il faut compter un délai de quinze jours à trois semaines entre la date de réception des annonces et la date de leur publication.

NOTA. — La Censure interdit que les Petites Correspondances renferment l'indication des Secteurs postaux.

SÉRIEUX. Deux jeunes offic. dem. corresp. avec marr. jeunes femmes élég., jolies, gaies, sentimentales. Envoyer photos.

Lieut. Guy Robert et L. Hubert, C. H. R., 266^e infant.

DEUX SOUS-OFFIC. infant. dés. marr. jeunes, jolies, élég., très Parisiennes. Roberty, Maginot, 113^e infant, 1^{re} C^e.

SOUS-LIEUT. n'ayant pas cafard ch. gent. marr. l'ayant encore moins. Leba, Iris, 22, rue St-Augustin, Paris.

TRÈS SÉRIEUX. jeune sous-lieutenant brun, élég., discret, bon cavalier, nommé titre provis. pour la durée de la guerre, désirant contracter union dans même conditions, cherch. jeune corresp. gent., jol., spirit. et mince. S.-lieut. comm. groupe brancard., 104^e division.

VOLONTAIRE erigl., dem. corr. avec marr. espagn. ou latine, américaine. Ecr. : Chiquito, 101^e infant., 2^e bat.

TRÈS JEUNE adjudant de bataillon, facies énergique, cheveux en brosse, désire marraine ayant vécu. Ecrire : Coto Drasdefor, adjudant du 1^{er} bataillon, 57^e régiment d'infanterie.

DEUX CAPITAINES. 29 et 38 ans, rats de gourbis, demandent marraines au cœur tendre. Ecrire : Passenand Roméo, à Port-Marly (Seine-et-Oise).

POILU DU FRONT dés. corresp. avec jeune Parisienne gentille. Métais, 2^e C^e mitraille., 296^e infanterie.

ON RECLAME, pour deux jeunes officiers pleins de vague à l'âme, deux charmantes correspondantes Parisiennes. Ecrire : Lieutenant Rita et Rouard, poste restante, Châlons-sur-Marne. Afranchir.

MARRAINE jeune, jolie, aimante, demandée par filleul français, sur front anglais, grand, brun, élégant, discrétion d'honneur. Georges Cuvelier, 28, Grand-Place, à Bailleul (Nord).

UN PAUVRE CYRANO, sans le grand nez, cherche une Roxane compatissante. Janson, 24^e batterie, 10^e artillerie.

JEUNE ASPIRANT demande avec instance marraine jeune, Parisienne, jolie, affectueuse. Aspirant, 6^e génie, C^e 104.

DEUX JEUNES belges au front dep. début, dés marr. j., spir. affect. Ecr. 1^{re} fois : Renetap, Iris, 22, r. St-Augustin Paris.

38 ANS, Parisien, seul, sans fort., au front, dem. corresp. avec Paris. gent. Maurice Adrien, C. A. T. M 27, B. C. M.

LEFEBVRE, T. S. F., escadrille M. F. 52, dem. jeune correspondante Parisienne pour combattre ennui.

POILU, sans cafard ni tare, dem. corresp. marr. sentimentale. Doll, F. M. 2 d, division B. E. F.

ALLO ! ALLO ! Au secours ! Deux vieux poilus, 23 et 24 ans, dem. corresp. Darnois V. et Léon H., 14^e artill., 2^e batt.

SERGENT-MAJOR, bien conservé, tête un peu légère, sentimental, spirituel, désire correspondre avec marraine douce, aimante. Ecrire : C. H. R., 113^e d'infant.

OFFICIER BLESSE, correct sous tous rapports, discret, idéaliste, demande correspondre avec marraine jeune, aimable, ayant qualités de cœur et d'esprit, on échangerait photos.

Lieutenant Lurel, 8^e chasseurs à pied, à Luçon.

DEUX OFFICIERS belges, pas cafard, mais vague à l'âme, désirent correspondre avec marraines aimantes. Lieut. L. Jeaine, A/50, armée belge en campagne.

PARISIENNE, femme du monde, j., jol., affect., assez libre préj. p. corresp. av. Parisien célib. ay. du cœur; discr. absolu. Lahort. poste aviation, Dammartin-Goële (S.-et-M.).

JEUNE AVIATEUR convalescent, prêt à repartir au front, dés. corresp. avec marr. jeune, spirit., jolie, évidemment. Ecr. : R. Leprince, 6, rue Edmond-About, Paris.

AVIATEUR sérieux dés. corresp. av. jeune, jolie, affect. marr.; lui consacrerait ses rares instants de loisir. Ecr. : Halin, 99, rue Saint-Jacques, Étampes (S.-et-O.).

OFFICIER au front cherche correspondante Parisienne gentille, jolie et gai. Ecrire : Sous-lieut. B. Charles, 289^e d'infanterie, 18^e C^e.

POILU au front dem. corresp. av. jeune, jol. et spirit. marr. p. l'aider à att. des jours meill. George, 7^e dragons.

Y A-T-IL ENCORE UNE JEUNE FEMME jolie, spirituelle et douce, qui aimera correspondre avec un sous-lieutenant de 24 ans, pas embusqué ?

Ecrire : Lieutenant Bob, chez Iris, 22, rue St-Augustin, Paris.

ASPIRANT, qui joue assez mélancoliquement du 75, cherche paroles jeunes et sympathiques pour réchauffer son cœur et sa musique.

Georges Bussière, 22^e batterie, 48^e artillerie.

JEUNE MECANICIEN aviateur demande à gracieuse marraine de bien vouloir correspondre avec lui.

Peignon, escadrille M. F. 36.

TROIS jeunes off., atteints d'ennuis, ser. heur. de corr. avec j. marr. P. D. JM., R. P. D. Lieut., 118^e inf., 9^e C^e.

SOUS-OFFICIER pilote, jeune, hélás sans affection, demande marraine jeune, affectueuse. Ecrire : Regord, division, chez Iris, 22, rue St-Augustin, Paris.

QUATRE officiers chasseurs, gais, tendres, désirent correspondantes ou marraines jolies, affectueuses. Ecrire : Pauty, lieut., 3^e bataillon chasseurs à pied.

SI HASARD met ces lignes sous jolis yeux gentille lectrice désintéressée, 30 à 35 ans, distinguée, intelligente, belles dents, voulant devenir marraine affectueuse d'un lieutenant de cavalerie célibataire, grand, mince, ecrire : Pars, Iris, 22, rue St-Augustin, Paris.

SOUS-OFFICIERS aviation, vivant en popote, dem. corresp. av. âmes sœurs. Hâtez-vous ! Il y a seize coeurs à prendre ! Ecrire : Paul, escadrille M. F. 36.

OFFICIER célibataire, 27 ans, dés. marraine jeune et jolie. Lieutenant Janselly, Q. G., 45^e division.

QUATRE JEUNES zouaves, distingués, demandent gentilles marraines pour repousser dernière offensive de tristesse. Ecrire : Jeanne, sous-lieutenant ; Poussin, sous-lieutenant ; Montader, j. adjudant ; Albert, aspirant, 10^e C^e du 4^e zouaves.

VIEILLE demoiselle ou pers. âgée, ay. caract. diffic. est dem. p. corresp. par chef Yves Bresel, 21^e artill., 9^e S.M.A.

TAISEZ-VOUS !! mais fiez-vous à la discréption reconnaissante d'un jeune officier de dragons, depuis 19 mois au front, qui souhaite correspondante jeune, jolie, sentimentale et élégante.

Ecrire : G.-A. Monin, 3, rue Mogador, Paris.

CAPITAIN cavalerie, venu d'Orient sur front, cherche marr. jol., élég., nature délicate, tend., rêu. et artiste, fuyant banal et sans préjugés. Ecrire : Phœbus, chez Iris, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

VERDUN ! Echappé de la grande bataille, jeune officier blessé, hôpital, privé aff., a plus urgent besoin marraine jeune, jolie, caressante, gaie, pour chasser ennui qui le ronge bien plus qu'aux tranchées.

Donnera adresse première lettre. Trèbla Mascomère, 48, route d'Ambazac, Limoges.

MEDECIN auxiliaire, infanterie front, mendie correspondance de marraine, tendresse lointaine, artiste, mannequin ou Mimi-Pinson. Ecrire première fois : L. Péguy, 147, rue Chemin-Vert, Paris, qui fera suivre.

POILU, 24 ans, armée d'Orient, dés. corresp. jeune, jolie. L. Raoul, C. H. R., E. M.. 175^e infanterie.

SOUS-OFFICIER, 28 ans, désire correspondre avec marraine jeune, jolie, aimante, pour combattre tristesse. Espère venir en permission prochainement.

Ecrire première lettre : Catrain, chez Iris, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

LIEUTENANT dem. marr. jeune et affectueuse. Bonnepetit, lieutenant, 28/1 génie, armée d'Orient.

SOUS-OFFICIER, décoré, cherche marr. pour corresp. F. Van Oeyen, 4/1 A 143, armée belge en campagne.

COEUR A PRENDRE. Jeune sous-offic. belge dés. marr. jol., spirit., affect., qui pourrait panser bless. de son pauvre p. cœur. Ecr. : Cornu, A 52, armée belge en camp.

SERIEUX. Jeune fille ou jeune veuve, préférence du Midi, aimante, gaie, beaucoup de chic, serait marraine désirée. Discréton, honneur.

Lieutenant Signet, 83^e artillerie lourde, 23^e bataille, B. C. M., Paris.

JEUNE ETUDIANT en médecine, de Paris, très ennuyé, demande correspondante née entre 1886 et 1898. Discréton la plus stricte. Médecin auxiliaire de la C. H. R., 74^e régiment d'infanterie.

MARGIS belge, orphelin, 25 ans, célibataire, désire correspondante aimante. Delcoigne, A 137, C. A. M. I

JEUNE POILU, doué d'un moral excellent, quoique médecin et depuis de longs mois au front, serait tout disp. et tr. heur. de réconf. en corresp., j. civile Paris, jol., élég., spirit., blonde si possible, en proie au caf. de l'arr. Ecr. : Jean Médaux, Letter-Box, 22, rue St-Augustin, Paris.

GARCON, grand, vigoureux, désire marraine susceptible être légitimée après guerre. Très sérieux.

Bousquet, quartier général, 67^e division.

MILITAIRE désire correspond. de Paris ou environs. Répondre : J. Weckx, S. C., armée belge en camp.

OFFICIER MITRAILLEUR B. S. T. R., ayant beaucoup souffert, aimant le jeu du Ping-Pong, abonné du Hammam, cherche âme sœur sentiments élevés. Agences et d. m. s'abstenir. Joindre photos. Sécurité, discréton.

Fanfan Laguerre, sous-lieutenant mitrailleur, 94^e infanterie en campagne.

NI CHAUSETTES, ni tabac ! une correspondante, s. v. p., pour jeune artilleur bel. arrivant au repos. Ecrire prem. lettre : Jim, chez Périaux, Audinghen (P.-de-C.).

35 ANS, demande correspondre avec jeune femme distinguée. Lieutenant Vila, Q. G., 38^e division.

TROIS POILUS Italiens, 3.000 mètres altitude, atteints d'un gros cafard, demandent marraines gaieté, affectueuses. C. Piolino, 23^e fanterie, S. M. zone de guerre, Italie.

TROIS FRERES exilés, 20, 25, 27 a., dés. corresp. sentim. Marcel, Robert, René Familiier, pilot. G.D.E. div. Caudron.

28 ANS, célibat., sur le front dep. longt., gai., sans cafard, dés. gent. corresp., même caractère. Lieutenant H. Guy, pilote, escad. N. 69, B. C. M., Paris.

SOUS-OFFICIER, 26 ans, de pays envahis, sur le front, désire correspondre avec marraine jeune, jolie, affectueuse. Pas sérieux s'abstenir.

Sergent Maekens, 1^{er} génie, C^e 5/63.

CAPITAINE ANGLAIS, jeune, gentil, très français de caractère; au front français depuis début et qui s'ennuie maintenant sur front d'Orient, demande correspondre avec Française jeune, jolie, gentille.
Captain P. T. Etherton, c/o Messieurs Cook, Ludgate Circus, London.

JEUNE SOUS-LIEUTENANT, célibataire, demande marraine jeune, jolie. Ecrire : Sous-lieutenant G. P., 46^e bataillon chasseurs alpins, 9^e Cie.

POILU, 26 ans, célibat, dem. corresp. gaies. Ecrire : Petit Edgard, 8^e génie, D. T. 1, armée d'Orient.

BARBU, mélancolique, dem marr. pour rire un peu. Raoul Fontenac, C. H. R., 61^e d'infanterie.

LIEUTENANT ALPIN italien, en permis, espère trouver marraine spirit., jeune, jolie, brune et Parisienne. Ecrire : Oneto, via Roma, 10, Gênes (Italie).

DEUX POILUS, jeunes et gais, désirent échanger, avec gentilles Parisiennes, tendres correspondances. Pierre Henry, 94^e infanterie, 9^e bataillon.

JEUNE, véritable poilu, aux armées depuis début, svelte, élégant, excellent cavalier, montant vélo, conduisant

auto, bon cuisinier, sachant bien danser, artiste peintre et photographe, demande gentille marraine réunissant une de ces qualités, au besoin épouserait après cessation des hostilités. Ecrire : Pierre Longuay, 2^e artill. de montagne, 50^e batterie.

TROIS jeunes poilus, ayant 19 mois de front, dés. corresp. avec marr. de 18 à 22 ans, gent. et affect. Ecrir.: Subreville, Boyer, Baurès, 3^e artill. de camp., 5^e batt.

DEUX AMIS Parisiens, sur le front, ser. heureux de trouver marr. spirit. et jolies, Parisiennes si possible. Maréchal-des-logis Jean Suet, Q. G., 152^e D. I., B. C. M.

BIBLIOTHEQUE DES CURIEUX
4, Rue de Furstenberg
PARIS (6^e)

LE RÉGAL DES AMATEURS :

L'Art de séduire les Hommes (16 ill.)	3 fr. 50
Le Journal de Marinette	3 fr. 50
La Nuit d'Eté	3 fr. 50
La Rome des Borgia (12 ill.)	5 fr. »
La Fin de Babylone (8 ill.)	5 fr. »
La Secte des Anandrynes	6 fr. »
Souvenirs d'une Cocodette	6 fr. »
L'Œuvre de L'Arétin (Vie des Courtisanes)	7 fr. 50
L'Œuvre du Marquis de Sade	7 fr. 50
Livre d'Amour de l'Orient (Kama Sutra)	7 fr. 50
L'Œuvre de John Cleland (La Fille de Joie)	7 fr. 50
Mignons et Courtisanes au XVI ^e Siècle	15 fr. »

Envoy franco contre mandat ou chèque sur Paris

CATALOGUE GÉNÉRAL ILLUSTRE 1916
96 pages, 70 illustrations : 0 fr. 50
Le Catalogue est joint gratis à toute commande

AGREEABLES SOIRES
DISTRACTIONS des POILUS
PREPARANT à FETER la VICTOIRE
Curieux Catalogue (Envoi gratis), par la Société de la Gaîté Française, 65, r. du Faubourg St-Denis, Paris (10^e).
Farces, Physique, Amusements, Propos Gais, Art de Plaire, Hypnotisme, Sciences occultes, Chansons et Monologs de la Guerre. Hygiène et Beauté. Librairie spéciale.

AMERICAN PARLORS. EXPERTE ANGLAISE.
Hygienic Treatment. FRICTIONS. par KOREAN.
27, rue Cambon, 2^e ETAGE (Ne pas confondre).

POUR VIVRE Ce qu'il faut SAVOIR A DEUX par G.-M. BESSÈDE
Indispensable à toute personne soucieuse d'assurer son bonheur conjugal.
Un beau volume. France 2,50 en mandat ou timbres à A. QUIGNON, éditeur, 16, r. Alphonse-Daudet, Paris (XIV^e)

RENSEIGNEMENTS DE TOUTES SORTES. RELAT. MOND. MARIAGES, DISC. Mme LE ROY, 102, r. St-Lazare, entrées 2 à 7 et dim. et fêt.

Miss RÉGINA SOINS d'HYGIÈNE, MANUCURE. Mais 1^e ord. 18, r. Tronchet (Madel.) 10 à 7

MARIAGES RELATIONS MONDAINES ; 5^e ANNÉE. Mme MORELL, 25, rue de Berne (2^e g.).

BAINS SOINS d'HYGIÈNE MANUCURE Anglaise. Mme LISLAI, 32, r. d'Edimbourg (rez-d.-ch.) 2 à 7.

Mme EDITH ENGLISH. ESTHÉTIQUE MANUCURE 43, pass. du Havre, 3^e ét. dr. (2 à 7).

Hygiène et Beauté p'les Mains et Visage. Mme GELOT, 8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

Miss MOLLIE SOINS d'HYGIÈNE. MANUCURE. 21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine).

COURS MANUCURE, ESTHÉTIQUE 15 fr. par mois. Royal-Institut de Beauté, 22, rue de l'Arcade, de 10 à 5 h.

ANGLAIS et par corresp. Mariages, renseig. mond. Curiosités. Mme GUILLOU, 19, b. Barbès, 2^e ét.

Miss LILIETTE AMERICAN MANU-PEDI. (10 à 7). 13, r. Tour des Dames (Entr.) Trinité

Hygiène PAR DAME DIPLOMEE Experte 2, rue Méhul, 3^e s. entr. (Opéra).

L'UCETTE DE ROMANO SOINS par JEUNE INDOUE, 42, r. Ste-Anne, entr. Dim. fêt. (10 à 8)

Mme Clara SCOTT Soins d'Hyg., Beauté, Manuc. Eng. spoken. 203, r. St-Honoré (entr.).

GRAVURES GALANTES de GERNA. Cat. et sup. lots à 5 et 10 fr. Librairie du Progrès, 7, Traversia Relox. MADRID (Esp.).

MARTINE TOUS SOINS. Spécialités uniques. 19, r. des Mathurins, esc. gauche, 2^e ét. (10 à 7).

Lady EDWIG MANUCURE, SOINS d'HYCIENE 4, r. d. Marché-S-Honoré (ap.-midi) Opér.

Soins d'Hygiène MANUCURE. 2, r. Chérubini, 3^e ét. (Square Louvois).

J'ENVOIE franco contre mandat de 5 fr. un superbe ouvrage illustré plus 5 volumes miniatures et mon catalog. Librairie CHAUBARD, 19, rue du Temple, Paris.

Manucure PÉDICURE. Tous soins d'Hygiène. Mme HENRIET, 11, r. Lévis (Villiers) et à dom.

MAIGRIR REMEDE NOUVEAU. Résultat merveilleux, ss. danger, ni régime, av. l'ovidine-Lutier. Notice gratuite ss. pli fermé. Env. franco du traitem. c. bon de poste, 7 f. 20. PHARMACIE, 40, av. Bosquet Paris

A RETENIR J'envoie franco sur demande, catalogue de Livres rares et curieux et dernières nouveautés illustrées. LIBRAIRIE des 2 GARES, 76, b^e Magenta, Paris

Ce que Personne par G.-M. BESSÈDE.

volume

explique aux parents et aux éducateurs comment on instruit les enfants et les jeunes garçons sur les sujets les plus délicats, avec tact et sans constance de faire ressortir l'idée de responsabilité à vis de soi-même et d'autrui. F. 2,50 en mandat ou timbres à A. QUIGNON, éditeur 16, r. Alphonse-Daudet, Paris (XIV^e)

RENSEIGNEMENTS toutes SORTES. RELAT. MOND. MARIAGES, DISC. Engl. spok. Mme BORIS, 47, r. d'Amsterdam, 2^e ét. g. (Dim. et fêt.).

MISS JANE FRICTIONS par EXPERTE (10 à 7). 7, r. Faub. St-Honoré, 3^e ét. Dim. et fêtes.

Mme CAMIA PARFUMS BRÉSILIENS p.frictions. 52, rue Notre-Dame-de-Lorette, 2^e ét.

ANGLAIS PAR JEUNE DAME EXPERTE. DELIGNY, 42, r. Trévise, 3^e dr. tous les jours et dim.

Mme IDAT SELECTHOUSE, SALLE de BAINS, MANUCURE 29, Fg Montmartre, 1^e s. ent. d. et f. (10 à 7).

MARIAGES relat. mond. Renseig. grts. Mme VERNEUIL 30, rue Fontaine (entres. gauc. sur rue).

AVIS Mme CHATARD, 23, bd. des Capucines a transféré son cabinet de MASSOTHERAPIE 14, RUE AUBER (Opéra)

CINÉMA HENRY Frère et Sœur. Renseignem. inédits. 148, rue Lafayette, 2^e t. l. 1. et Dim. (10 à 7).

Miss GINETT'S Nouvelle Installation. English Manuc. 7, rue Vignon, Entresol (10 à 7).

ENGLISH BOOKS & RARE Catalogue with finest specimens sent for 5/10/- or £1. Price list only 5 d. J. CHAUBARD, pub. 19, rue du Temple, Paris.

Mme Jane LAROCHE Anglaise. SOINS DE BEAUTÉ. 63, r. de Chabrol, 2^e ét. à g.

Mariages RENSEIGNEMENTS Maison sérieuse et parfaitement organisée. Relations les mieux tenues et les plus étendues.

Madame Dambiers 16, Rue Provence

LIBRAIRIE DES 2 GARES 76, b^e Magenta, Paris

Le Plaisir Tendre par Marcel LAFAYE

(Envoi franco par la poste à toute personne qui en fera la demande à M. le Directeur de La Vie Parisienne.)

BOOKS IN ENGLISH

The Diary of a Lady's Maid: Fine novel, illust. 20 fr. The Delectable Nights of Straparola : 2 vols.

50 coloured plates and 97 other illusts., clever tales, of amorous adventure and gaiety. 50 fr.

Essays of Montaigne : old edit. 3 vols. 40 fr.

Aphrodite, complete trans. of the great French romance, 97 fine illusts., cloth, rare. 20 fr.

Brantôme : Lives of Fair and Gallant Ladies. 2 vols. (464 and 480 p.), sm. 8vo cloth. 40 fr.

The Merry Order of St Bridget, complete orig. edition. Rare (fine Copy). 40 fr.

Woman and Her Master : thrilling story of love in the Harem, a white lady and her blackamoor lord. 20 fr.

Secrets of the Alcove. From the French. 5 fr.

Rabelais : Works Complete, with 50 illusts. 15 fr.

Oscar Wilde : Dorian Gray, illustrated edit. 15 fr.

Stendhal : Book on Love, only trans. A study. 15 fr.

The Master Force, Five tales of Cupid, free. 9 50

Merrie Stories (100) Les Cent Nouvelles, rollicking tales of love and joyous women (500 p.). 25 fr.

The Mysteries of Conjugal Love, 600 pages, comp. trans. of Dr Venette's, splendid work. 25 fr.

Oscar Wilde and Myself (by Lord Douglas) new. 15 fr.

Queens of Pleasure: Women that Pass in the Night, stories of famous French courtizans. 30 fr.

Like Nero : clever realistic Story, illustr. 10 fr.

Boccaccio's Tales, complete, illustr. (As new). 12 fr.

Human Gorillas : a Study of Rape, illustrated. 25 fr.

Ananga Ranga : trans. by R. F. B., curious Hindu love book from the Sanskrit. 35

Demonlyonia (Incubi and Succubi) by Father Sinistrari (17 th cent) curious. 12 fr.

Tales of Firenzuola (Monk XVI cent). 12 fr.

Please cross Cheques and register Bank-note remittances. Orders are executed always the same day as received. Persons who have sent orders without getting a reply should write us immediately.

Catalogue of English Books, New and Old, for. 0 fr. 50

THE PARIS BOOK-CLUB, 11, rue de Châteaudun, Paris.

INOVA (fondé en septembre 1913) Renseignements intimes, informations confidentielles, etc. Répond gracieusement à toute demande. Représentation, achat et vente livres, gravures, estampes. Sur demande envoi franco d'un joli choix spécimen contre 5 ou 10 fr. avec catal. Ecrire: E. WENZ (Dir. par intér.). Boîte 21, Bureau 11, Paris, xi^e arr.

SOINS d'HYGIENE. FRICTIONS, par Dame dipl. Mme DUNENT, 66, r. Lafayette, 1^e sur rue. (10 à 7).

BAINS-MANUCURE HYGIÈNE. FRICTIONS. 19, rue Saint-Roch (Opéra).

HYGIÈNE MANUC. Trait. él. ct. Spéc. p. Dames. Mme VILLA 14, f. St-Honoré. Entr. dr. (10 à 7). Engl. spok.

CURIOS VOYEZ Mme BOYE, 11 bis, r. Chaptal, 1^e g. CINEMA. CHOSES RARES

ANGLAIS par DAME SÉRIEUSE. Mme MÉSANGE (1 à 8) 38, r. La Roche Foucauld, 2^e face (dim. et fêtes).

MARIAGES Relations mondaines, Renseignements, Mme TELLE, 9, rue Brey (Etoile).

Miss DOLLY-LOVE MANUCURE-FRICTIONS 6, r. Caumartin, 3^e ét. (9 à 7).

JEAN FORT, Libraire Éditeur à PARIS 71-73, Faubourg Poissonnière, envoie gratuitement sur demande son dernier Catalogue.

LE PLUS JOLI LIVRE D'AMOUR

Le Plaisir Tendre

par Marcel LAFAYE

(Envoi franco par la poste à toute personne qui en fera la demande à M. le Directeur de La Vie Parisienne.)



LE MOIS DE MARS